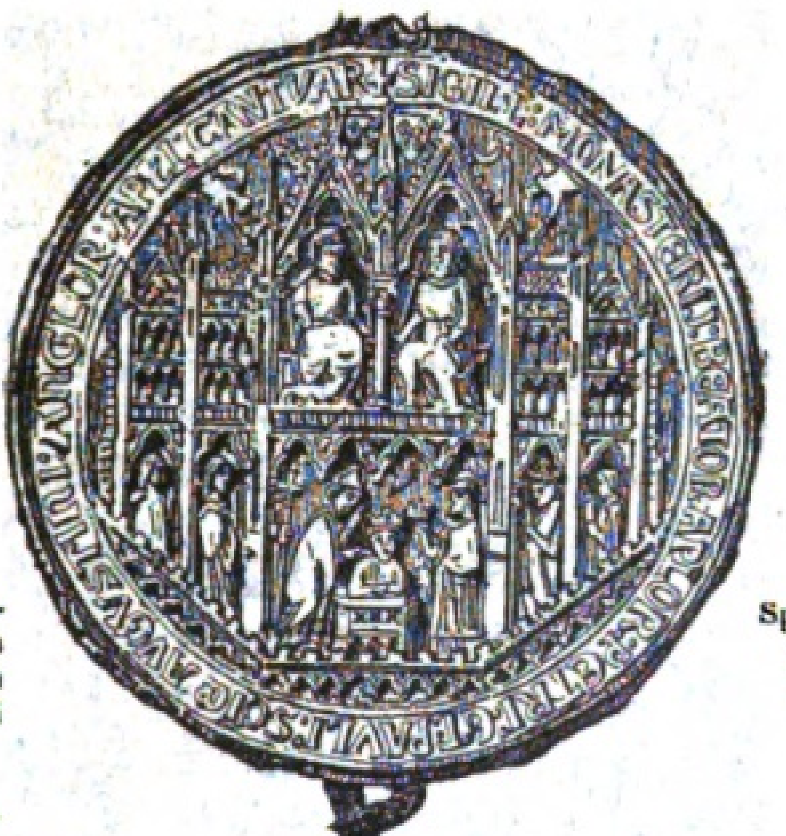
1re ANNÉE N° 31 4 JUILLET 1896

REVUE ANGLO-ROMAINE

RECUEIL HEBDOMADAIRE



Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam ... et tibi dabo claves ...

MATTH. XVI. 18-19.

Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.

ACT. XX. 28.

SOMMAIRE :

PARIS
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
17, RUE CASSETTE

1896

PRIX DES ABONNEMENTS

FRANCE

Un an	20 fr.
Six mois	11 fr.
Trois mois	6 fr.

ÉTRANGER

Un an	25 fr.
Six mois	13 fr.
Trois mois	7 fr.

LE NUMÉRO { France.... 0 fr. 50 / Étranger.. 0 fr. 60

TARIF DES ANNONCES

A LA PAGE :

La page	30 fr.
La 1/2 page	20 fr.
Le 1/4 page	10 fr.

A LA LIGNE :

Sur 1/2 colonne : la ligne.. 1 fr.

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue, 17, rue Cassette, Paris.

S'ADRESSER :

Pour l'**ANGLETERRE**, à MM. **James Parker & C°**, 27, Broad Street, *Oxford*. ou 6, Southampton Street, Strand, *Londres*.

Pour **ROME**, à M. **Spithöwer**, piazza di Spagna, *Rome*.

Les opinions émises dans les articles signés n'engagent que la responsabilité des auteurs.

NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR

LA QUESTION DES ORDRES ANGLICANS

Tandis que la question de la validité des ordinations anglicanes est à l'étude à Rome, ceux qui ont pris part à la discussion par la publication de divers travaux se font un devoir de ne pas revenir à la charge et de se tenir dans une respectueuse attente. Je ne voudrais pas me départir de cette réserve; aussi bien ces lignes n'ont-elles d'autre but que d'attirer l'attention des lecteurs de la *Revue* sur deux travaux récents, d'allures très différentes, qui se rapportent à notre sujet. Le premier est un supplément au traité de MM. Denny et Lacey [1]; le second un article du R. P. Harent dans les *Etudes religieuses* [2]. Mon intention est d'en donner ici un résumé et une appréciation.

La conclusion générale des articles que j'ai moi-même publiés sur la question des ordres anglicans, me semble être celle-ci : De toutes les objections que l'on a faites contre la validité des ordinations anglicanes, la seule véritablement importante est celle qui est basée sur l'insuffisance du rite; toutes les autres me semblent avoir reçu leur réponse. Les documents produits par M. Lacey confirment pleinement cette conclusion.

Ces objections, nos lecteurs se le rappellent, sont au nombre de quatre : 1° suivant ce que je viens de dire, l'insuffisance du rite; 2° Barlow, le consécrateur de Parker, n'aurait pas lui-même reçu la consécration épiscopale; 3° les ordinations anglicanes seraient nulles par suite du défaut de l'intention de ceux qui les conféraient; 4° la pratique et les décisions antérieures de l'Église romaine, y compris les documents émanés de Paul IV, seraient un précédent qui engagerait la solution théorique et obligerait à conclure dans le sens de

[1] *Dissertationis apologeticæ de hierarchia anglicana Supplementum*, auctore T. A. Lacey. Rome, ex typographia Pacis, Philippi Cuggiani, Vico della Pace, n. 35, 1896. In-8° de 48 p.

[2] P. S. Harent. *La forme sacramentelle dans les ordinations anglicanes. Etudes Religieuses*, 13 juin 1896, p. 177-204.

la nullité absolue des ordinations anglicanes. Certaines manières de présenter les difficultés engagent plusieurs de ces points ensemble. Nous devons, sur chacun d'eux, présenter quelques observations. Mais avant de les aborder en détail, il me semble utile de dire quelques mots d'une difficulté spéciale, basée sur le défaut probable du baptême chez un certain nombre d'anglicans.

*
* *

Il est incontestable que, sous l'influence du protestantisme, l'Église d'Angleterre s'est laissé entraîner à de graves négligences relativement à l'administration des sacrements. Le baptême, ce premier de tous les sacrements, condition nécessaire de la réception valide de tous les autres, aurait été administré bien des fois d'une manière qui laisse beaucoup à désirer. Non pas sans doute que les documents officiels de l'Église anglicane et le *Prayer-book* aient cessé d'enseigner et d'imposer la véritable manière de conférer le baptême; mais un trop grand nombre de ministres l'auraient administré sans aucune attention pour en assurer la valeur. Dans un article dont j'ai réfuté les conclusions théologiques, M. Marshall a recueilli, d'après les auteurs anglicans, nombre de citations et de faits d'où il résulte que l'on n'accordait au rite baptismal qu'une importance tout à fait secondaire [1]. Tantôt on se contentait « de laisser tomber une ou deux gouttes sur le visage de l'enfant »; tantôt un évêque « baptisait quatorze adultes en une seule fois en secouant en l'air, sur eux tous, ses doigts trempés dans l'eau »; tantôt un ministre, « après avoir trempé le doigt dans l'eau des fonts, touchait à la ronde le front de chaque enfant, sans prononcer une parole »; tantôt il se bornait « à lancer du doigt une goutte d'eau vers les enfants, sans rien dire ». Tout récemment, un aimable correspondant me faisait remarquer que je n'avais pas étudié, dans ma brochure, cet aspect de la question: il me demandait d'y consacrer un article spécial.

C'est que la difficulté, pour importante qu'elle soit en pratique, ne donne lieu à aucune discussion théologique. On admet de part et d'autre, sans la moindre hésitation, que si le ministre de l'ordination n'est pas validement baptisé, ou s'il n'a pas lui-même reçu la consécration épiscopale d'un évêque validement baptisé, les ordinations conférées sont radicalement nulles et sans valeur. Dans chaque cas concret, on pourra, on devra peut-être se poser la question; il n'en est pas moins vrai que la validité des ordinations n'est ici inté-

[1] A. F. Marshall, *The moral aspects of the question of anglican Orders* dans l'*American catholic quarterly Review*, janvier 1896; cf. *Revue Anglo-Romaine*, n. 19. 11 avril, p. 60-74.

ressée que d'une manière indirecte, en raison d'une condition de validité nécessaire, mais non intrinsèque à l'ordination elle-même. En d'autres termes, c'est une question de fait.

Mais cette question de fait, il serait utile de l'étudier d'une manière générale, et je me permets d'attirer sur ce point l'attention des doctes collaborateurs de la *Revue Anglo-Romaine*. Elle devrait, ce me semble, se poser ainsi : Dans quelle mesure les négligences auxquelles je faisais allusion, dans l'administration du baptême, ont-elles été répandues, au cours des siècles passés, dans l'Église d'Angleterre? Dans quelle mesure permettent-elles de se demander si la succession des pouvoirs spirituels transmis par l'ordination a été interrompue dans l'épiscopat anglican?

A dire vrai, la probabilité de cette interruption me paraît extrêmement faible et moralement nulle; mais encore, puisque l'objection a été formulée, il est utile de ne pas la laisser sans réponse. Je ne saurais me faire une idée exacte de la proportion que peuvent avoir atteinte les baptêmes nuls conférés dans l'Église anglicane au cours des siècles passés; mais en admettant qu'elle ait été assez élevée, il faudrait, pour l'interruption du sacerdoce, un tel concours de circonstances extraordinaires qu'il est moralement impossible de le supposer. Il faudrait qu'un nombre considérable de clercs n'aient pas été baptisés; il faudrait que les évêques, en assez grand nombre, aient été choisis précisément parmi ces clercs non baptisés; il faudrait enfin que ces évêques non baptisés aient eu à faire beaucoup de sacres épiscopaux, spécialement qu'ils aient été élevés sur les deux sièges métropolitains de Cantorbéry et d'York; il faudrait enfin que plusieurs archevêques aient été successivement ordonnés d'une manière invalide par des évêques comprovinciaux non baptisés ou sacrés eux-mêmes par des évêques non baptisés. Il y a là une telle accumulation de nullités que l'on peut hardiment soutenir qu'elle est impossible. Elle le sera d'autant plus que la proportion des baptêmes nuls sera plus faible, surtout parmi les clercs.

***

Passons à la consécration de Barlow. On a longuement soutenu et essayé de prouver qu'il n'avait jamais été sacré; et comme il a lui-même été le consécrateur de Parker, souche de tout l'épiscopat de l'Église anglicane, il n'aurait pu transmettre ce qu'il n'avait pas reçu, ce qui entraînerait nécessairement la nullité de toutes les ordinations anglicanes. Les preuves alléguées se réduisent à trois : on ne sait à quel dimanche de l'année 1536 placer sa consécration, s'il l'avait reçue; on ne possède aucune pièce qui en fasse foi; enfin, dès les

premières années du XVI[e] siècle, on rencontre cette affirmation qu'il n'avait jamais été sacré.

Cette difficulté a été si souvent et si bien réfutée que je puis m'abstenir d'en parler à nouveau [1]; la meilleure solution est et sera toujours de montrer que l'invraisemblance de cette hypothèse la rend absolument inadmissible. Il faudrait admettre qu'un évêque aurait eu un intérêt quelconque, contrairement à ce qui se passe ordinairement, à retarder indéfiniment sa consécration; il faudrait admettre que, malgré cela, il aurait exercé les fonctions épiscopales pendant plus de trente ans; il faudrait admettre que personne, dans les diocèses qu'il a successivement administrés, n'ait réclamé contre cette situation anormale, contre cette violation des lois les plus certaines; il faudrait admettre qu'aucun de ses contemporains, aucun de ses ennemis, n'en ait eu connaissance; enfin, il faudrait donner une raison plausible pour expliquer le choix d'un évêque non sacré comme principal consécrateur de Parker. On répond ensuite aux raisons alléguées : que l'ignorance de la date du sacre n'est pas une preuve; que si les documents authentiques ne sont point parvenus jusqu'à nous, cela ne peut constituer tout au plus qu'une preuve négative; enfin, que des affirmations produites sans preuves, plus de cinquante ans après le sacre de Parker, sont sans valeur auprès du silence contraire des contemporains. Mais est-il bien certain qu'on ne possède aucune pièce relative au sacre de Parker? Voici que le *Supplementum* de M. Lacey nous donne l'acte même du *mandatum regium*, c'est-à-dire la première des pièces émanées de l'autorité royale pour la confirmation et la consécration de l'élu. La publication de cette pièce pourra ne pas faire cesser entièrement la controverse, car l'ordre de sacrer un évêque n'est pas une preuve absolue que le sacre ait eu lieu; cependant, elle modifiera les présomptions: car elle permettra de croire, en toute probabilité, que tout ce qui devait suivre s'est passé normalement, bien que les procès-verbaux du sacre ne soient pas arrivés jusqu'à nous.

En vertu du statut 25 d'Henri VIII, c. 20, lorsqu'une élection épiscopale avait été notifiée au roi, celui-ci devait « adresser au métropolitain des lettres patentes, munies du grand sceau, lui mandant de confirmer l'élection, d'investir et de consacrer la personne élue en sa charge et dignité, et de lui donner ou d'employer à son égard toutes les bénédictions, cérémonies et autres choses requises ». Pour cela, le roi signait d'abord lui-même une pièce très courte, que l'on transmettait, dans les huit jours, au garde du sceau privé. Celui-ci préparait un document plus étendu, avec toutes les clauses ordinaires, et en faisait deux expéditions; la première demeurait dans

[1] Cf. *De hierarchia*, cap. II, *De Barlovi consecratione*.

les archives du sceau privé, la seconde passait au grand chancelier, pour servir de base aux lettres patentes à expédier sous le grand sceau. Ces lettres patentes, pièce officielle définitive, étaient elles-mêmes en double expédition ; un exemplaire était conservé dans les archives de la chancellerie, l'autre remis à la personne qui devait en bénéficier. La même preuve résulte de l'une quelconque de ces cinq pièces, à savoir que le roi avait donné ordre de procéder à la consécration, ce qui permet de conclure, jusqu'à preuve du contraire, que la consécration a eu réellement lieu. C'est la première de ces cinq pièces qui nous a été conservée en ce qui concerne le sacre de Barlow. Il est intéressant d'en donner le texte, tel qu'il est encore aux archives, *Privy Seals Bundle*, april 1536.

To the King our Sovereign Lord.

Pleaseth it your highness of your most noble and abundant grace to grant your gracious letters patent under your great seal in due form to be made according to the tenour ensuing.

Henry R.

Rex reverendissimo in Christo patri Thomæ Cantuar. archiepiscopo totius Angliæ primati salutem. Sciatis quod electioni nuper factæ in ecclesia Cathedrali Meneven. per mortem bonæ memoriæ dom. Richardi Rawlyns ultimi episcopi ibidem vacante de reverendo in Christo patre dom. Willelmo Barlow sacræ theologiæ professore tunc episcopo Assaven. et Mon. de Bisham Sarum diœc. commendatorio perpetuo in episcopum loci illius et pastorem regium assensum adhibuimus et favorem et hoc vobis tenore præsentium significamus ut quod vestrum est in hac parte exequamini. In cuius etc. Teste, etc.

Le gardien du sceau privé devait nécessairement, au reçu de ces lettres, rédiger les documents qui étaient de son ressort. Les paroles : « ut quod vestrum est in hac parte exequamini » devaient y être développées, comme dans les autres pièces du même genre parvenues jusqu'à nous, dans les phrases suivantes :

Rogantes et in fide et dilectione quibus vos tenemini firmiter vobis mandantes quatenus præfatum Willelmum Barlow episcopum Menevensem electum confirmare et eumdem Willelmum in Episcopum Menevensem consecrare ipsumque prout moris est episcopalibus insigniis investire ceteraque peragere quæ vestro in hac parte incumbent officio pastorali iuxta formam statuti in ea parte editi et provisi velitis diligenter cum effectu.

M. Lacey fait remarquer que le roi ne donnait pas deux pièces distinctes, l'une pour confirmer l'élection, l'autre pour ordonner la consécration, mais une seule ; c'est précisément celle qui nous a été conservée. A quand la découverte du procès-verbal du sacre de Barlow ?

***

Revenons maintenant à la difficulté principale, celle du rite. Il est d'autant plus nécessaire de l'étudier à nouveau, qu'elle est impliquée plus directement dans l'interprétation de la bulle et du bref de Paul IV au Cardinal Pole. M. Lacey donne de ces documents et de la décision pontificale, conçue en termes négatifs, une interprétation nouvelle qui, si elle est exacte, montre que le rite de l'ordinal anglican était valide aux yeux du pape. Reprenons les choses d'un peu plus haut.

Pour juger de la valeur des ordres anglicans, et en particulier de l'efficacité sacramentelle du rite de l'Ordinal, nous ne pouvons recourir à d'autres règles, à d'autres critères, que ceux qui s'appliquent à nos propres ordres. Mais ces règles sont loin d'avoir une fermeté, une certitude théorique absolue; il suffisait que la pratique fût assez déterminée pour écarter toute incertitude réelle à propos des ordinations conférées par nos évêques. On est donc réduit à se faire une opinion motivée sur les éléments essentiels de l'ordination, à choisir soi-même entre les diverses opinions des théologiens: et si l'on ne veut se prononcer, on devra rechercher dans l'Ordinal anglican l'existence des éléments tenus pour nécessaires dans chacune de ces opinions. Je me hâte d'ajouter que, parmi toutes ces opinions *extrinsèquement* probables, une seule jouit d'une indiscutable probabilité *intrinsèque;* c'est celle qui fait consister l'ordination dans l'imposition des mains, jointe à la prière spéciale pour les ordinands, soit, dans nos liturgies, le canon consécratoire. Il faut reconnaître, cependant, que cette opinion n'était pas la plus répandue au XVIe siècle; par suite, il n'est guère probable que les ordres anglicans aient été examinés, à cette époque, d'après cette manière de voir: après avoir constaté les différences d'ensemble qui existent entre l'Ordinal et les Pontificaux catholiques d'Occident, on aura dû évidemment se préoccuper des deux opinions principales, les autres n'étant que des fusions ou combinaisons diverses de ces deux plus importantes. Ces deux opinions exigeaient, l'une des formes impératives, spécialement les paroles : *Accipe Spiritum sanctum*, l'autre, la porrection des instruments. Les théologiens recouraient aux explications les plus extraordinaires pour essayer de concilier et les opinions entre elles, et les rites occidentaux avec la pratique des Églises d'Orient.

Pour l'épiscopat, la presque totalité des théologiens regardait comme essentielle et suffisante l'imposition des mains jointe aux seules paroles : « Accipe Spiritum sanctum ». Pour le presbytérat et le diaconat, il y a divergence: les uns tiennent pour la porrection

des instruments, avec les paroles qui les accompagnent; les autres pour l'imposition des mains, jointe à d'autres paroles. La détermination de ces dernières est facile pour le diaconat, puisque l'évêque dit en imposant les mains aux diacres : « Accipe Spiritum sanctum ad robur » ; mais comme il ne prononce aucune parole en imposant les mains aux prêtres, il en résulte une véritable incertitude parmi les théologiens de cette époque. L'imposition des mains jointe aux paroles : « Accipe Spiritum sanctum; quorum remiseris peccata, » etc., est placée dans le Pontifical romain à la fin de la cérémonie et après la messe; on ne pouvait guère songer à en faire un rite essentiel de l'ordination; mais cette opinion aurait été soutenable si cette cérémonie avait eu lieu au début de l'ordination presbytérale; or, c'est précisément le cas pour l'Ordinal anglican et pour le Pontifical de Mayence, d'après le concile provincial de cette ville, tenu en 1549 [1]; il semble bien que telle est l'opinion de ceux qui ont rédigé l'*Institutio ad Pietatem Christianam in Concilio provinciali promissa.*

La comparaison de l'Ordinal anglican avec ces opinions théologiques permet de formuler les conclusions suivantes :

Si l'épiscopat est conféré par les seules paroles : « Accipe Spiritum sanctum », avec l'imposition des mains, la consécration épiscopale d'après l'Ordinal est certainement valide; car, en admettant, ce qui semble nécessaire, que ces paroles doivent être déterminées de quelque manière à l'épiscopat, plutôt qu'à autre chose, cette détermination est fournie par l'Ordinal aussi bien que par les Pontificaux.

Si le presbytérat est conféré par la porrection des instruments, c'est-à-dire du calice et de la patène, avec le pain et le vin, jointe à des paroles appropriées, la validité du presbytérat serait très probable, pour ne pas dire certaine, d'après l'Ordinal de 1550; l'ordination serait nulle d'après celui de 1552, suivi depuis dans la pratique, et d'où la porrection du calice a disparu. Si le presbytérat exige, en union morale avec l'imposition des mains, une formule impérative, les théologiens catholiques seront très embarrassés pour la trouver dans le Pontifical romain ; la seule qui existe, en dehors de la porrection des instruments, est placée à la fin de l'ordination, qui est alors supposée faite. Mais ces mêmes paroles : « Accipe Spiritum sanctum ; quorum remiseris peccata, » etc., transportées au début de l'ordination dans l'Ordinal comme dans le Pontifical de Mayence, deviennent alors une véritable forme impérative. Et si les paroles : « Accipe Spiritum sanctum », déterminées par les rites concomitants, peuvent signifier et conférer l'épiscopat, il est difficile de leur

[1] M. Lacey, *Supplementum*, p. 37 et suivantes; *Revue Anglo-Romaine*, n. 29, 20 juin, p. 570.

refuser le pouvoir de signifier et de conférer le presbytérat, moyennant des déterminations suffisantes, d'autant que le presbytérat et l'épiscopat ne sont que deux degrés d'un seul et même sacerdoce.

Quant au diaconat, s'il est conféré par la porrection du livre des Évangiles, accompagnée de paroles conformes, il est validement donné par l'Ordinal. S'il est conféré par l'imposition des mains avec les paroles : « Accipe Spiritum sanctum », seules ou suivies d'autres, mais déterminées par les cérémonies concomitantes, alors le diaconat de l'Ordinal anglican est nul, puisque ces paroles n'y figurent pas.

(*A suivre.*) A. Boudinhon.

CHRONIQUE

L'Encyclique « Satis cognitum ». — L'Encyclique sur l'Unité de l'Eglise a paru en la fête des apôtres Pierre et Paul. Nos lecteurs trouveront plus loin ce magistral document. Qu'ils nous permettent de les prier de lire le texte en son entier et de ne pas se contenter des extraits présentés isolément.

L'Encyclique est adressée aux patriarches, primats, archevêques, évêques et autres ordinaires en communion avec le Siège apostolique. Elle expose avec une grande clarté et une grande richesse de citations la doctrine de l'Eglise catholique sur les divines prérogatives de Pierre et de ses successeurs. C'est une réponse autorisée et digne à la lettre encyclique et synodale du patriarche de Constantinople, Anthyme, qui avait cru devoir répondre dans un esprit de controverse au touchant appel de Léon XIII. Elle constitue un magnifique développement de la doctrine proclamée au dernier Concile.

Il n'est pas question des ordinations anglicanes ni de rien qui se rapporte plus spécialement à l'Eglise d'Angleterre. Mais comme la difficulté principale est la même pour l'Eglise anglicane et pour les Eglises d'Orient, tout le monde doit étudier avec le plus grand soin cette encyclique où se trouvent établies les prérogatives du Pape. Ce point capital de la constitution divine de l'Eglise a été le plus attaqué, il est le plus longuement traité; mais le pouvoir divin des évêques est aussi fermement défendu :

« De même que l'autorité de Pierre est nécessairement permanente « et perpétuelle dans le Pontife romain, ainsi les évêques, en leur « qualité de successeurs des apôtres, sont les héritiers du pouvoir « ordinaire des apôtres, de telle sorte que l'ordre épiscopal fait « nécessairement partie de la constitution intime de l'Église. Et « quoique l'autorité des évêques ne soit ni pleine, ni universelle, ni « souveraine, on ne doit pas cependant les regarder comme de « simples *vicaires* des Pontifes romains, car ils possèdent une auto- « rité qui leur est propre, et ils portent en toute vérité le nom de « prélats *ordinaires* des peuples qu'ils gouvernent.

« Mais comme le successeur de Pierre est unique, tandis que ceux « des apôtres sont très nombreux, il convient d'étudier quels liens, « d'après la constitution divine, unissent ces derniers au Pontife « romain. Et d'abord, l'union des évêques avec le successeur de « Pierre est d'une nécessité évidente et qui ne peut faire le moindre « doute; car, si ce lien se dénoue, le peuple chrétien lui-même n'est « plus qu'une multitude qui se dissout et se désagrège, et ne peut

« plus, en aucune façon, former un seul corps et un seul troupeau. »

« Le salut de l'Église dépend de la dignité du souverain prêtre : « si on n'attribue point à celui-ci une puissance à part et élevée au-« dessus de toute autre, il y aura dans l'Église autant de schismes « que de prêtres. »

« Pour conserver l'unité de foi et de communion telle qu'il la faut, « ni une primauté d'honneur, ni un pouvoir de direction ne suffisent : « il faut une autorité véritable et en même temps souveraine à « laquelle obéisse toute la communauté. »

Les deux pouvoirs sont *jure divino*.

A ce sujet, il n'est pas inutile de rappeler une déclaration de Lord Halifax au congrès de Norwich :

« Ce ne sont pas les prétentions constitutionnelles du Pape à la possession d'une primauté établie par Notre-Seigneur que rejette l'Église anglicane, mais l'extension de son pouvoir jusqu'à l'absorption des droits indépendants des évêques, réduits ainsi à n'être plus que les représentants du Pape. Assurez-nous qu'il n'en est pas ainsi, et dans ce qui concerne la doctrine, dites-nous que la séparation du Pape d'avec l'Episcopat — que certains ont pensé définie par le concile du Vatican, en sorte que le Pape pourrait agir sans l'épiscopat — dites-nous que cette doctrine ne fait pas partie intégrante des enseignements de l'Eglise romaine, ou bien n'est pas revendiquée comme une conséquence nécessaire de la primauté conférée par le Christ, et alors vous aurez fait beaucoup pour l'établissement d'une doctrine que le cardinal Vaughan nous a déclarée nécessaire pour la réunion ; et cela, d'un côté, sans aucun compromis sur cet enseignement que le Pape est le chef de l'Eglise, en vertu d'un acte distinct de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de l'autre, sans aucun compromis des droits de l'épiscopat, droits dont l'origine n'est pas moins divine que ceux de la Papauté. Une semblable méthode peut être adoptée dans les autres cas qui nous divisent, mais ce serait trop long de les passer tous en revue ce soir. J'ai principalement touché l'un des points primordiaux, afin de montrer de quelle manière nous pouvons essayer d'aplanir les difficultés qui nous séparent. »

L'Encyclique excitera tous les esprits à l'étude loyale du grand problème de l'Union. Nous continuerons à en rechercher la solution toujours selon la pensée du cardinal Wiseman, par des *explications* et non par des *rétractations*, par *union* et non par *soumission*. Bien convaincu que c'est le seul moyen de ramener l'Angleterre à l'Unité parfaite de l'Eglise. — F. P.

L'Encyclique et la Presse. — Le *Times*, dans son numéro du 30 juin, a publié une analyse de l'Encyclique. Cette analyse était précédée d'une lettre de Son Éminence le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster. Dans le même numéro se trouvait l'article dont nous donnons la traduction et qui commente l'analyse et la lettre.

LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL VAUGHAN

A l'occasion de l'Encyclique sur l'Unité de l'Église, S. Ém. le cardinal Vaughan a adressé au directeur du *Times* la lettre suivante :

« Monsieur, — le Saint-Père vient de publier une Encyclique sur l'Unité Chrétienne. Bien qu'adressée aux évêques de l'Église, il peut être utile de faire remarquer que, de même que la lettre *ad Anglos*, elle concerne tous ceux qui en Angleterre prennent une part active au mouvement ayant pour but la réunion de la chrétienté.

« On demande un commun terrain pour faire l'accord. Quelques-uns de nos compatriotes pensent qu'on pourrait arriver à une réunion en corps sur la base d'une fédération amicale de communions indépendantes se donnant toutes le titre de chrétiennes. D'autres désirent voir des liens s'établir entre ce qu'ils appellent les branches ou obédiences romaine, grecque et anglicane, à la condition cependant qu'elles resteront indépendantes les unes des autres. D'autres croient que la réunion en corps peut être réalisée par l'admission de toutes les doctrines enseignées par le Siège de Rome, sauf certaines exceptions. D'autres encore considèrent l'Église du Christ comme une création invisible, unissant intérieurement tous les hommes de bien par les liens de la foi et de la charité, tandis qu'extérieurement ces liens sont cruellement rompus. Jusqu'à quel point ces théories et autres semblables sont admissibles pour les catholiques, c'est ce qu'on pourra conclure de cette Encyclique *de Unitate*.

« Dans son ardent désir de promouvoir la réunion, le Saint-Père a invité l'année dernière tous ceux qui cherchent le royaume Dieu dans l'unité de la foi à adresser des prières à Dieu pour demander lumière et direction. Cette année il a fait faire un pas de plus à son projet en publiant un exposé, souverainement autorisé, de la base sur laquelle est possible la réunion avec l'Église catholique, qu'il s'agisse d'individus ou de corps constitués. Avec une véritable et réelle charité il a pleinement et clairement expliqué les fondements, appuyés sur la révélation et la raison, des termes ou conditions qu'il considère comme essentiels. Ils ne sont pas de nature à surprendre les catholiques et les gens instruits, qui les connaissent généralement. Mais quelques-uns, peut-être un nombre considérable, ont été dans cette étrange illusion qu'il était au pouvoir du Saint-Père de modifier les anciennes bases de communion, ou même d'en dispenser complètement dans le but de parvenir à cette fin si désirable et si bénie de la réunion de la chrétienté.

« Quel que soit l'acccueil fait à cette très importante lettre *de Unitate*, tous admireront sa complète sincérité et sa paternelle charité. Sans aucun doute elle dissipera de vagues et nébuleuses théories, riches seulement de décevantes espérances, tandis que, par la grâce de

Dieu, elle indiquera clairement le chemin à tous ceux qui jugent de leur devoir de le suivre.

« Je suis, Monsieur, fidèlement votre

« HERBERT, cardinal VAUGHAN. »

« Archbishop's House, 29 juin. »

LE TIMES.

L'Encyclique sur l'Unité chrétienne que le Pape vient d'adresser *urbi et orbi* mérite, quant à la forme et quant au ton, toute l'admiration qui lui est donnée par le cardinal Vaughan. A l'instar de la lettre *ad Anglos*, qui parut il y a quinze mois, cette déclaration de la politique papale est empreinte d'un ton de dignité, de modération et de charité. Mais, plus encore que la dernière déclaration du Pontife romain, elle rend évident que sur aucun point, soit de doctrine, soit de discipline, il ne faut s'attendre à voir le Siège romain se relâcher de ses prétentions pour satisfaire aux aspirations vers ce que l'on désigne du nom de réunion parmi une certaine section de fidèles de l'Église d'Angleterre. Il est à remarquer que l'Encyclique ne traite pas directement de la question de la validité des ordres anglicans, qui est encore à l'étude au Vatican. Mais pratiquement, elle fait perdre toute sérieuse importance à cette controverse.

Le langage du Pape, dit le cardinal Vaughan, dissipera « ces théories vagues et nébuleuses, riches seulement en désillusions. » Nous acquiesçons d'autant plus à cette opinion que nous considérions que la lettre adressée au peuple anglais n'offrait aucun encouragement à Lord Halifax et aux rêveurs de son parti. Son ton sympathique induisit en erreur certaines gens qui ne demandaient d'ailleurs que cela; mais comme on le fit remarquer dans ces colonnes, il n'y avait pas d'un bout à l'autre de la lettre un seul mot qui justifiât cette imputation que Rome était disposée à traiter la question de la réunion comme une question de négociation ou de compromis. C'eût, en effet, été de sa part un abandon de sa position historique, qui eût entraîné un affaiblissement de ses prétentions traditionnelles. Il était improbable que Léon XIII, profondément versé comme il l'est dans la science théologique et profondément convaincu de l'autorité divine de sa charge, se départît de la conduite de ses prédécesseurs et portât dans des sphères plus élevées cet opportunisme où il est passé maître. Il se borna à inviter, en avril 1895, tous ceux qui aspiraient à la restauration de l'unité de la chrétienté à s'unir dans la prière pour la réalisation de ce grand dessein. Maintenant, après un suffisant intervalle de temps, il vient de publier, avec d'ardentes expressions et sous une forme solennelle, ce que le cardinal Vaughan appelle « une déclaration autorisée des bases sur lesquelles la réunion avec l'Église catholique — qu'il s'agisse d'individus ou de corps constitués — est possible. » Le Pape ne laisse pas la moindre ombre

d'excuse pour leur illusion à ceux qui ont persisté à mal comprendre sa première lettre. Les conditions dans lesquelles seules la réunion est déclarée possible sont claires et simples. Ces conditions sont l'acceptation pleine et entière non seulement de la primauté, mais de la supériorité et de la domination absolue du Pontife romain sur tous ceux qui font profession d'appartenir à l'Église chrétienne, et par suite l'entière soumission du cœur et de l'esprit, de l'intelligence et de la conscience de la chrétienté aux décrets du siège papal. Ce n'était pas moins que cela que nous nous sommes toujours attendu à voir revendiquer par Rome. Et beaucoup moins que cela serait encore infiniment plus que ce qu'une fraction considérable du peuple anglais serait disposé à accepter.

L'argument offert par l'Encyclique est ou doit être tout à fait familier à ceux qui ont quelque teinture théologique. La charité et l'amabilité de Léon XIII font que ses assertions sont présentées sur un ton tout à fait différent de celles que fulminaient ses prédécesseurs. Mais il n'y a pas le moindre changement quant à la substance. Cette encyclique, comme le dit le cardinal Vaughan, ne surprendra donc ni les catholiques, ni les gens instruits, bien qu'il soit évident que quelques chauds partisans de la réunion avaient dû se persuader que l'on pouvait s'attendre à quelque chose d'entièrement différent.

L'argument du Pape est un développement du texte qui est inscrit autour du dôme de Saint-Pierre de Rome : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Sur ces paroles on a élevé peu à peu un édifice de principes théologiques et une constitution ecclésiastique que Léon XIII, s'inspirant de la tradition romaine, interprète comme s'il établissait les titres indéniables d'une propriété. Une fois les prémisses adoptées, les conclusions s'en déduisent d'une manière irrésistible ; mais il est peu d'Anglais qui soient disposés à accepter ces prémisses, lesquelles sont opposées aux déclarations formelles et autorisées de notre Église nationale. L'affirmation que le Christ eut l'intention d'établir une Église dont l'unité serait visible et permanente, formant « une seule société, un seul royaume, un seul corps » ; que la foi de l'Église est professée par une autorité suprême et immuable, excluant et supprimant toute divergence, même sur un seul point ; qu'un *magisterium* a été divinement institué pour maintenir cette unité de règle et d'enseignement ; que les Pères sont unanimes à considérer comme hors de l'Église quiconque s'écarte même pour la moindre part de la doctrine établie par cette autorité ; que l'autorité en question repose dans le siège de Rome, parce que, comme l'Encyclique l'expose d'une manière assez curieuse, « le Christ était obligé de désigner un vice-gérant sur terre en la personne de saint Pierre » ; que la charge conférée à saint Pierre entraînait la suprême juridiction sur toute l'Église ; que ses successeurs sur le siège de Rome reçoivent le même pouvoir, *jure divino* ; que les autres Apôtres étaient soumis à saint Pierre ; que les évêques, successeurs des Apôtres, deviennent schismatiques lorsqu'ils se séparent du successeur de Pierre ou refusent de lui obéir : telles sont quelques-unes des propo-

sitions qu'affirme Léon XIII — sans d'ailleurs essayer de les prouver — et sur lesquelles il établit ses revendications, si grosses de conséquences. Nous n'avons pas l'intention de les discuter, mais nous pouvons dire que beaucoup d'entre elles ont été mises en question à des époques différentes par de larges sections du peuple chrétien, que d'autres sont de vagues conclusions tirées d'affirmations douteuses, et qu'enfin on y rencontre une remarquable absence de preuve évidente sur le point le plus critique : celui des prétendus rapports de saint Pierre avec le siège romain.

Du moins, l'Église d'Angleterre a pris depuis longtemps une attitude bien tranchée sur toutes les questions très ouvertement exposées dans l'Encyclique du Pape ; et à cet égard l'Eglise d'Ecosse et les communautés protestantes non-conformistes ne font absolument qu'un avec l'Église d'Angleterre. Dans les *XXXIX articles* il est dit en propres termes : « L'évêque de Rome n'a aucune juridiction dans ce royaume d'Angleterre. » Les prétentions du Saint-Siège à la succession de saint Pierre sont niées par l'Église d'Angleterre ainsi d'ailleurs que celles qui veulent faire de l'Église dont le Pape est le chef reconnu, la véritable Église du Christ.

Il faudra renoncer à ces déclarations comme à des erreurs pestilentielles avant qu'aucun individu appartenant à la communion anglicane puisse, dans les conditions posées par Léon XIII, être reconnu comme appartenant à l'Église chrétienne.

La réunion tant désirée ne peut s'effectuer que par l'entière admission de ces prétentions papales que le peuple anglais refusa d'admettre, il y a plus de trois siècles. Si les Anglais sont prêts à s'humilier ainsi, le Pape recevra leur soumission avec l'indulgence d'un père. Léon XIII invite ces brebis qui ne sont pas de son troupeau à écouter sa voix et à obéir à son appel de paternelle bienveillance.

Nous ne savons pas s'il en est à qui cet appel paraîtra raisonnable. S'il en est ainsi, la voie est assez droite. Mais on ne saurait prétendre plus longtemps qu'une réconciliation avec l'Église de Rome n'entraine pas un abandon de l'Église d'Angleterre. Nous n'avons jamais cru qu'une fraction appréciable du clergé et encore moins des laïques aient autre chose qu'une très vague notion de ce que le mot *réunion* signifiait. Quand on aura compris qu'il veut dire soumission pure et simple à Rome, il ne sera pas besoin de discuter plus longtemps. Le caractère anglais a été bien plus profondément influencé par la Réforme que ne le croit une certaine école de cléricaux enthousiastes. Le Protestantisme est un grand fait dans l'histoire anglaise et a laissé derrière lui, dans notre développement moral, intellectuel et politique, des traces qui ne s'effaceront pas de sitôt. L'esprit d'indépendance nationale et personnelle qui atteignit son *summum* aux XVIe et XVIIe siècles avait existé bien auparavant. La soumission au Siège papal était en horreur en Angleterre bien avant qu'Henri VIII n'eût secoué le joug. Ce n'est pas là un heureux projet que de proposer de la rétablir à la fin du XIXe siècle.

LETTRE DE LORD HALIFAX

79, Eaton square, 1er juillet 1896.

Mon cher Lord,

J'ai à remercier Votre Éminence de m'avoir envoyé le texte complet de la lettre du Pape. Je regrette que toute l'Encyclique n'ait pas été communiquée à la presse au lieu de certains extraits choisis, séparés de leur contexte; mais la lettre que Votre Éminence a adressée au *Times*, démontre que l'effet qu'une telle publication, accompagnée des commentaires de Votre Éminence, devait vraisemblablement produire sur l'esprit public, était prévu et intentionnellement voulu; Votre Éminence, je n'en doute pas, est plus que satisfaite du résultat immédiat.

J'espère que Votre Éminence ne fera pas d'objections à ce que je publie cette lettre.

Je suis, etc.

HALIFAX.

A Son Éminence le cardinal Vaughan.

LE GUARDIAN

L'Encyclique *de Unitate*, dont nous ne possédons jusqu'à présent qu'un résumé, ne causera ni surprise ni découragement à ceux qui attendent avec patience la réunion des chrétiens.

Ils n'ont pas vécu dans le paradis chimérique où l'archidiacre de Londres et ses amis se sont plu à les placer. Ils ne sont pas imaginé que les plaies de l'Eglise puissent être pansées en autant de mois qu'elles ont duré de siècles. De même ils n'ont pas pensé que des différences aussi profondes et aussi prolongées que celles qui séparent l'Orient de l'Occident puissent être écartées en un moment; ni que les barrières qui forment une séparation entre l'Angleterre et Rome tomberont comme les murailles de Jéricho, au premier son de la trompette. C'est pourquoi ils ne demandent pas la compassion, soit amicale soit ironique, qu'on leur témoigne de divers côtés. La découverte que Léon XIII a foi dans la Papauté n'est pas pour eux un sujet de surprise. Les obstacles à la réunion sont de deux espèces : moraux et intellectuels; et si jamais on les écarte, ce sera en procédant suivant cet ordre. Avant que les véritables et graves motifs qui empêchent les chrétiens de s'unir puissent être abordés avec un réel espoir d'aboutir, il faut que cette unité soit vraiment désirée. Faire naître ce désir, telle est l'œuvre de la génération présente. L'œuvre de la suivante sera peut-être de créer l'accord entre les esprits. Si la nouvelle Encyclique ne facilite en rien cet accord, du moins elle ne le recule pas davantage.

Correspondance. — *A Monsieur le Directeur de la Revue Anglo-Romaine.* — Monsieur le Directeur, — l'explication que j'ai donnée des paroles évangéliques : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église », a été gravement altérée dans une note que publie la *Revue Anglo-Romaine* (27 juin 1896, p. 590).

J'ai dit que le Sauveur n'avait pas parlé des successeurs de Pierre parce que la perspective du discours ne s'étend pas au lointain avenir. Je n'ai pas dit que, *pour Jésus*, l'avenir ne se déchirait pas dans ses lointaines profondeurs. La question de la science du Christ qu'on voudrait me faire résoudre implicitement en cet endroit, n'y est touchée en aucune façon. N'est-il pas vrai que Jésus parle, non de l'histoire future de son Église, mais de sa fondation et de sa constitution essentielle?

Il ne me serait jamais venu en pensée d'employer le terme d'*Église posthume*, car je n'ignore pas que Notre-Seigneur a prédit sa résurrection en même temps que sa mort. Il annonçait, par conséquent, qu'il revivrait pour son Église. L'Église d'aujourd'hui n'est pas l'Eglise posthume de Jésus-Christ, puisque le Christ, une fois ressuscité, ne meurt plus. Mais Jésus, s'adressant à Pierre, pouvait fort bien parler de son Église *future*, de celle dont ses apôtres seraient le fondement et Simon la pierre angulaire.

J'ai constaté simplement un fait de l'histoire évangélique en disant que Jésus, au point où nous conduit la confession de Pierre, s'applique à la formation d'un *petit groupe* de disciples qui devront continuer son œuvre et réunir autour d'eux les âmes disposées à recevoir l'Évangile. Je n'ai pas prétendu que ce petit groupe de disciples constituât toute l'Eglise, mais que, dans l'intention du divin Maître, il en formait le noyau.

Ce que j'ai écrit n'a rien de nouveau et n'a pas, en tout cas, le moindre rapport avec l'opinion de Resch. Dans mon premier article sur le : *Tu es Petrus*, l'hypothèse de ce critique est combattue et rejetée. Elle sera examinée plus complètement dans la dernière partie de mon étude, s'il m'est donné de pouvoir la terminer.

L'honneur de la cause que j'ai entrepris de défendre m'a paru exiger cette rectification. Pour mon compte personnel, je suis presque habitué à voir mes opinions plus ou moins dénaturées par des gens trop pressés ou malveillants qui s'en font les interprètes. Je me persuade que le public sérieux n'y est pas trompé.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée. — A. LOISY.

DOCUMENTS

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI

LEONIS

DIVINA PROVIDENTIA

PAPÆ XIII

EPISTOLA ENCYCLICA

DE UNITATE ECCLESIÆ

VENERABILIBUS FRATRIBUS
PATRIARCHIS, PRIMATIBUS, ARCHIEPISCOPIS, EPISCOPIS
ALIISQUE LOCORUM ORDINARIIS
PACEM ET COMMUNIONEM CUM APOSTOLICA SEDE HABENTIBUS

LEO PP. XIII

VENERABILES FRATRES

SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Satis cognitum vobis est cogitationum et curarum Nostrarum partem non exiguam illuc esse conversam, ut ad *ovile* in potestate positum summi pastoris animarum Jesu Christi revocare devios conemur. Intento hac in re animo, non parum conducere salutari consilio propositoque arbitrati sumus, Ecclesiæ effigiem ac velut lineamenta describi : in quibus præcipua consideratione dignissima *unitas* est, quam in ea, velut insigne veritatis invictæque virtutis, divinus auctor ad perpetuitatem impressit. Multum in intuentium animis nativa Ecclesiæ pulchritudo speciesque posse debet : neque abest a veri similitudine, tolli ejus contemplatione posse inscientiam ; sanari opiniones falsas præjudicatasque, maxime apud eos qui non sua ipsorum culpa in errore versentur : quin imo excitari etiam in hominibus posse Ecclesiæ amorem utique similem caritati, qua Jesus Christus eam sibi sibi sponsam, divino cruore redemptam, optavit . « Christus dilexit Ecclesiam, et se ipsum tradidit pro ea[1] ! » Reversu-

[1] Ephes. v, 25.

ris ad amantissimam parentem, aut non probe cognitam adhuc, aut injuria desertam, si reditum stare oporteat non sanguine quidem, quo tamen pretio est Jesu Christo quæsita, sed labore aliquo molestiaque multo ad perpetiendum leviore, saltem perspicuum erit non voluntate humana id onus homini, sed jussu nutuque divino impositum, ob eamque rem, opitulante gratia cælesti, facile veritatem experiendo intelligent divinæ ejus sententiæ : « Jugum enim meum suave est, et onus meum leve [1], » Quamobrem spe maxima in *Patre luminum* reposita, unde *omne datum optimum et omne donum perfectum* descendit [2], ab eo scilicet, *qui incrementum dat* [3] unus, enixe petimus, ut Nobis vim persuadendi impertire benigne velit.

Etsi Deus, quæcumque a naturis creatis efficiuntur, omnia ipse efficere sua solius virtute potest, nihilominus tamen ad juvandos homines ipsis uti hominibus, ex benigno providentiæ consilio, maluit : et quemadmodum in rerum genere naturalium perfectionem debitam ita in iis, quæ modum naturæ transiliunt, sanctitatem homini ac salutem non nisi hominum opera ministerioque impertire consuevit. Sed perspicum est, nihil inter homines communicari, nisi per externas res quæ sensibus percipiantur, posse. Hac de caussa humanam naturam assumpsit Dei Filius, « qui cum in forma Dei esset... semet- « ipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem homi- « num factus [4] » : atque ita, in terris agens, doctrinam suam suarumque præcepta legum hominibus, colloquendo, tradidit.

Cum divinum munus ejus perenne ac perpetuum esse oporteret. idcirco nonnullos ille sibi adjunxit alumnos disciplinæ suæ, fecitque potestatis suæ participes : cumque *Spiritum veritatis* in eos devocasset e cælo, præcepit, peragrarent orbem terrarum, quodque ipse docuerat, quodque jusserat, id omne fideliter universitati gentium prædicarent : hoc quidem proposito, ut ejus et professione doctrinæ et obtemperatione legibus posset hominum genus sanctitatem in terris felicitatem adipisci in cælo sempiternam. — Hac ratione atque hoc principio Ecclesia genita : quæ quidem, si extremum illud quod vult, caussæque proximæ sanctitatem efficientes spectentur, profecto est *spiritualis :* si vero eos consideres, quibus cohæret, resque ipsas quæ ad spiritualia dona perducunt, *externa* est necessarioque conspicua. Docendi munus accepere Apostoli per cognoscenda visu audituque signa : idque illi munus non aliter executi quam dictis factisque, quæ utique sensus permoverent. Ita quidem illorum vox extrinsecus illapsa per aures, fidem ingeneravit in animis : « Fides ex auditu, « auditus autem per verbum Christi [5]. » Ac fides ipsa, scilicet assensio primæ supremæque veritati, mente quidem per se comprehenditur, sed tamen eminere foras evidenti professione debet : « Corde enim creditur ad justitiam : ore autem confessio fit ad salu-

[1] Matth. xi, 30.
[2] Ep. Jac. i, 17.
[3] I Corinth. iii, 6.
[4] Philippens. ii, 6-7.
[5] Roman. x, 17.

« tem [1] ». Simili modo nihil est homini gratiâ cælesti, quæ gignit sanctitudinem, interius : sed externa sunt ordinaria ac præcipua participandæ instrumenta gratiæ : sacramenta dicimus, quæ ab hominibus ad id nominatim lectis, certorum ope rituum, administrantur. Jussit Jesus Christus Apostolis perpetuisque Apostolorum successoribus, gentes ut edocerent ac regerent : jussit gentibus, ut illorum et doctrinam acciperent et potestati obedienter subessent. Verum isthæc in christiana republica jurium atque officiorum vicissitudo non modo permanere, sed ne inchoari quidem potuisset nisi per interpretes ac nuntios rerum sensus. — Quibus de caussis Ecclesiam cum *corpus*, tum etiam *corpus Christi* tam crebro sacræ litteræ nominant : « Vos autem estis corpus Christi [2]. » Propter eam rem quod corpus est, oculis cernitur Ecclesia : propterea quod est Christi, vivum corpus est actuosum et vegetum, quia eam tuetur ac sustentat, immissa virtute sua, Jesus Christus, in eum fere modum quo cohærentes sibi palmites alit ac fructuosos facit vitis. Quemadmodum autem in animantibus principium vitæ in occulto est ac penitus abditum, indicatur tamen atque ostenditur motu actuque membrorum, sic in Ecclesia supernaturalis principium vitæ perspicue ex iis, quæ ab ipsa aguntur, apparet.

Ex quo consequitur, in magno eodemque pernicioso errore versari, qui ad arbitrium suum fingunt Ecclesiam atque informant quasi latentem minimeque conspicuam : item qui perinde habent atque institutum quoddam humanum cum temperatione quadam disciplinæ ritibusque externis, at sine perenni communicatione munerum gratiæ divinæ, sine rebus iis, quæ haustam a Deo vitam quotidiana atque aperta significatione testentur. Nimirum alterutram esse posse Jesu Christi Ecclesiam tam repugnat, quam solo corpore, vel anima sola constare hominem. Complexio copulatioque earum duarum velut partium prorsus est ad veram Ecclesiam necessaria, sic fere ut ad naturam humanam intima animæ corporisque conjunctio. Non est Ecclesia intermortuum quiddam, sed corpus Christi vita supernaturali præditum. Sicut Christus, caput et exemplar, non omnis est, si in eo vel humana dumtaxat spectetur natura visibilis, quod Photiniani ac Nestoriani faciunt; vel divina tantummodo natura invisibilis, quod solent Monophysitæ : sed unus est ex utraque et in utraque natura cum visibili tum invisibili ; sic corpus ejus mysticum non vera Ecclesia est nisi propter eam rem, quod ejus partes conspicuæ vim vitamque ducunt ex donis supernaturalibus rebusque ceteris, unde propria ipsarum ratio ac natura efflorescit. Cum autem Ecclesia sit *ejusmodi* voluntate et constitutione divina, permanere sine ulla intermissione debet *ejusmodi* in æternitate temporum : ni permaneret, profecto nec esset condita ad perennitatem, et finis ipse, quo illa contendit, locorum esset temporumque certo spatio definitus : quod cum veritate utrumque pugnat. Istam igitur et visibilium et invisibilium conjunctionem rerum, quia naturalis atque insita in Ecclesia nutu divino

[1] Roman. x, 10.
[2] I Corinth. xii, 27.

inest, tamdiu permanere necesse est, quamdiu ipsa permansura Ecclesia. Quare Chrysostomus : « Ab Ecclesia ne abstineas : nihil enim « fortius Ecclesia. Spes tua Ecclesia, salus tua Ecclesia, refugium tuum « Ecclesia. Cælo excelsior et terra latior est illa. Numquam senescit, « sed semper viget. Quamobrem ejus firmitatem stabilitatemque demonstrans, Scriptura montem illam vocat [1]. » Augustinus vero : « Putant (gentiles) religionem nominis christiani ad certum tempus « in hoc sæculo victuram, et postea non futuram. Permanebit ergo « cum sole, quamdiu sol oritur et occidit ; hoc est quamdiu tempora « ista volvuntur, non deerit Ecclesia Dei, id est Christi corpus in « terris [2]. » Idemque alibi : « Nutabit Ecclesia, si nutaverit fundamen- « tum : sed unde nutabit Christus ?... Non nutante Christo, non in- « clinabitur in sæculum sæculi. Ubi sunt qui dicant, periisse de « mundo Ecclesiam, quando nec inclinari potest [3] ? »

His velut fundamentis utendum veritatem quærenti. Scilicet Ecclesiam instituit formavitque Christus Dominus : propterea natura illius cum quæritur cujusmodi sit, caput est nosse quid Christus voluerit quidque reapse effecerit. Ad hanc regulam exigenda maxime Ecclesiæ unitas est, de qua visum est, communis utilitatis caussâ, nonnihil his litteris attingere.

Profecto unam esse Jesu Christi germanam Ecclesiam, ex luculento ac multiplici sacrarum litterarum testimonio, sic constat inter omnes, ut contradicere chistianus nemo ausit. Verum in dijudicanda statuendaque natura unitatis, multos varius error de via deflectit. Ecclesiæ quidem non solum ortus sed tota constitutio ad rerum voluntate libera effectarum pertinet genus : quocirca ad id quod revera gestum est indicatio est omnis revocanda, exquirendumque non sane quo pacto una esse Ecclesia queat, sed quo unam esse is voluit, qui condidit.

Jamvero, si ad id respicitur quod gestum est Ecclesiam Jesus Christus non talem finxit formavitque, quæ communitates plures complecteretur genere similes, sed distinctas, neque iis vinculis alligatas, quæ Ecclesiam individuam atque unicam efficerent, eo plane modo, quo *Credo unam... Ecclesiam* in symbolo fidei profitemur. « In unius « naturæ sortem cooptatur Ecclesia quæ est una, quam conantur « hæreses in multas discindere. Et essentia ergo et opinione, et « principio et excellentia unicam esse dicimus antiquam et catholi- « cam Ecclesiam... Ceterum Ecclesiæ quoque eminentia, sicut prin- « cipium constructionis, est ex unitate, omnia alia superans, et nihil « habens sibi simile vel æquale [4]. » Sane Jesus Christus de ædificio ejusmodi mystico cum loqueretur, Ecclesiam non commemorat nisi unam, quam appellat *suam* : « Ædificabo Ecclesiam meam. » Quacumque, præter hanc, cogitetur alia, cum non sit per Jesum Christum condita, Ecclesia Christi vera esse non potest. Quod eminet etiam

[1] Hom. *De capto Eutropio*, n. 6.
[2] *In Psalm. LXXI*, n. 8.
[3] *Enarratio in Psal. CIII*, sermo II, n. 5.
[4] CLEMENS ALEXANDRINUS, *Stromatum* lib. VII, cap. XVII.

magis, si divini auctoris propositum consideretur. Quid enim in condita condendave Ecclesia petiit, quid voluit Christus Dominus? Hoc scilicet; munus idem, idemque mandatum in eam continuandum transmittere, quod ipse acceperat a Patre. Id plane statuerat faciendum, idque re effecit. « Sicut misit me Pater, et ego mitto « vos[1]. Sicut tu me misisti in mundum, et ego misi eos in mun- « dum[2]. » Jamvero Christi muneris est vindicare ab interitu ad salutem *quod perierat*, hoc est non aliquot gentes aut civitates, sed omnino hominum, nullo locorum temporumve discrimine, universum genus: venit « Filius hominis... ut salvetur mundus per ipsum[3]. Nec « enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat « nos salvos fieri[4]. » Itaque partam per Jesum Christum salutem, simulque beneficia omnia quæ inde proficiscuntur, late fundere in omnes homines atque ad omnes propagare ætates debet Ecclesia. Quocirca ex voluntate auctoris sui unicam in omnibus terris, in perpetuitate temporum, esse necesse est. Plane plus una ut esse posset, excedere terris et genus hominum fingere novum atque inauditum oporteret.

Hoc ipsum de Ecclesia una, quotquot essent ubique et quovis tempore mortales complexura, vidit ac præsignificavit Isaias, cum, futura prospicienti, objecta species montis est, celsitudinis exsuperantia conspicui, qui imaginem *Domus Domini*, videlicet Ecclesiæ, expressam gerebat: « Et erit in novissimis diebus præparatus mons « domus Domini in vertice montium[5]. » At qui *unus* iste mons est, in vertice montium locatus: *una* domus Domini, ad quam *omnes gentes* vivendi normam petituræ aliquando confluerent: « Et fluent « ad eam omnes gentes... et dicent: venite et ascendamus ad mon- « tem Domini, et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et « ambulabimus in semitis ejus[6]. » Quem locum cum Optatus Milevitanus attingeret, « Scriptum est, inquit, in Isaia propheta: ex Sion « prodiet lex, et verbum Domini de Hierusalem. Non ergo in illo « monte Sion Isaias aspicit vallem, sed in monte sancto, qui est Ec- « clesia, qui per omnem orbem romanum caput tulit sub toto cælo... « Est ergo spiritalis Sion Ecclesia, in qua a Deo Patre rex consti- « tutus est Christus, quæ est in toto orbe terrarum, in quo est « una Ecclesia catholica[7]. » Augustinus vero: « Quid tam mani- « festum quam mons? Sed sunt et montes ignoti, quia in una « parte terrarum positi sunt... Ille autem mons non sic, quia « implevit universam faciem terræ: et de illo dicitur; paratus « in cacumine montium[8]. » Illud accedit, quod Ecclesiam Filius Dei mysticum corpus suum decrevit fore, quocum ipse velut caput con-

1 Joan. xx, 21.
2 Joan. xvii, 18.
3 Joan. iii, 17.
4 Act. iv, 12.
5 Isaias. ii, 2.
6 *Ib.* 2-3.
7 *De Schism. Donat.*, lib. III, n. 2.
8 *In Epist. Joan.* tract. i, n. 13.

jungeretur, ad similitudinem corporis humani quod suscepit : cui quidem naturali conglutinatione inhæret naturale caput. Sicut igitur mortale corpus sibi sumpsit unicum, quod obtulit ad cruciatus et necem, ut liberationis humanæ pretium exsolveret, sic pariter unum habet corpus mysticum, in quo et cujus ipsius operâ facit sanctitatis salutisque æternæ homines compotes : « Ipsum (Christum) dedit (Deus) « caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius [1]. » Dispersa membra atque sejuncta non possunt eodem cum capite, unum simul effectura corpus, cohærere. Atqui Paulus : « Omnia autem, inquit, « membra corporis cum sint multa, unum tamen corpus sunt : ita et « Christus [2]. » Propterea corpus istud mysticum compactum ait esse et connexum. « Caput Christus : ex quo totum corpus compactum, et « connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum « operationem in mensuram uniuscujusque membri [3]. » Quamobrem dispersa a membris ceteris si qua membra vagantur, cum eodem atque unico capite conglutinata esse nequeunt : « Unus Deus est, et « Christus unus, et una Ecclesia ejus et fides una et plebs una in « solidam corporis unitatem concordiæ glutino copulata. Scindi unitas « non potest, nec corpus unum discidio compaginis separari [4]. » Quo melius Ecclesiam effingat unicam, similitudinem animati corporis informat, cujus non aliter victura membra sunt, nisi colligata cum capite, vim ad se vitalem ex capite ipso traducant : sejuncta, necesse est emori : « Non potest (Ecclesia)... divulsis laceratione visceribus « in frustra discerpi. Quidquid a matrice discesserit, seorsum vivere « et spirare non poterit [5]. » Mortuum vero corpus quid habet cum vivo similitudinis ? « Nemo enim unquam carnem suam odio habuit : « sed nutrit, et fovet eam, sicut et Christus Ecclesiam : quia membra « sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus [6]. » Aliud igitur simile Christo incohetur caput, alius Christus, si præter eam. quæ corpus ejus est, fingi Ecclesiam alteram libeat. « Videte quid « caveatis, videte quid observetis, videte quid timeatis. Contingit, « ut in corpore humano, imo de corpore aliquod præcidatur mem- « brum, manus, digitus, pes : numquid præcisum sequitur anima ? « Cum in corpore esset, vivebat : præcisum amittit vitam. Sic et homo « christianus catholicus est, dum in corpore vivit : præcisus, hære- « ticus factus est : membrum amputatum non sequitur spiritus [7]. » Est igitur Ecclesia Christi unica et perpetua : quicumque seorsum eant, aberrant a voluntate et præscriptione Christi Domini, relictoque salutis itinere, ad interitum digrediuntur. « Quisquis ab Ecclesia « segregatus adulteræ jungitur, a promissis Ecclesiæ separatur, nec « perveniet ad Christi præmia qui reliquit Ecclesiam Christi... Hanc

[1] Ephes. I, 22-23.
[2] I Corinth. XII, 12.
[3] Ephes. IV, 15-16.
[4] S. Cyprianus, *De cath. Eccl. Unitate*, n. 23.
[5] Id. *loc. cit.*
[6] Ephes. V, 29-30.
[7] S. Augustinus, sermo CCLXVII, n. 4.

« unitatem qui non tenet, non tenet Dei legem, non tenet Patris et « Filii fidem, vitam non tenet et salutem [1]. »

At vero qui unicam condidit, is idem condidit *unam :* videlicet ejusmodi, ut quotquot in ipsa futuri essent, arctissimis vinculis sociati tenerentur, ita prorsus ut unam gentem, unum regnum, corpus unum efficerent : « Unum corpus, et unus spiritus, sicut vocati estis « in una spe vocationis vestræ [2]. » Voluntatem hac de re suam Jesus Christus sanxit, propinqua jam morte, augusteque consecravit, ita Patrem adprecatus : « Non pro eis rogo tantum, sed et pro eis, « qui credituri sunt per verbum eorum in me... ut et ipsi in nobis « unum sint... ut sint consummati in unum [3]. » Imo tam intime nexam jussit esse in sectatoribus suis unitatem tamque perfectam, ut conjunctionem cum Patre suam ratione aliqua imitaretur : « Rogo... ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te [4]. » Tantæ autem inter homines ac tam absolutæ concordiæ necessarium fundamentum est convenientia conjunctioque mentium : ex quo conspiratio voluntatum atque agendorum similitudo naturâ gignitur. Quamobrem, pro sui divinitate consilii, *unitatem fidei* in Ecclesia sua jussit esse : quæ quidem virtus primum est in vinculis iis quæ hominem jungunt Deo, et inde nomen *fideles* accepimus « Unus Dominus, « una fides, unum baptisma [5] : » videlicet sicut unus Dominus, et baptisma unum, ita omnium christianorum, qui ubique sunt, unam esse fidem oportet. Itaque Paulus Apostolus christianos, ut idem sentiant omnes, effugiantque opinionum dissidia non rogat tantum, sed flagitat ac plane obseçrat : « Obsecro autem vos, fratres, per « nomen Domini nostri Jesu Christi : ut idipsum dicatis omnes, et « non sint in vobis schismata : sitis autem perfecti in eodem sensu, « et in eadem sententia [6]. » Quæ loca sane non indigent interprete : satis enim per se loquuntur ipsa. Ceteroqui unam esse fidem debere qui se profitentur christianos, vulgo assentiuntur. Illud potius maximi momenti ac prorsus necessarium, in quo multi errore falluntur, internoscere quæ sit istius species et forma unitatis. Quod ipsum, ut supra fecimus in caussa simili, non opinatione aut conjectura est, sed scientia rei gestæ judicandum : quærendo scilicet statuendoque qualem in fide unitatem Jesus Christus esse præceperit.

Jesu Christi doctrina cælestis, tametsi magnam partem consignata litteris afflatu divino, colligare tamen mentes, permissa hominum igenio, ipsa non poterat. Erat enim proclive factu ut in varias incideret atque inter se differentes interpretationes : idque non modo propter ipsius vim ac mysteria doctrinæ, sed etiam propter humani ingenii varietatem, et perturbationem in studia contraria abeuntium cupiditatum. Ex differentia interpretandi dissimilitudines sentiendi necessitate nascuntur : hinc controversiæ, dissidia, contentiones,

[1] S. Cyprianus, *De Cath. Eccl. Unitate*, n. 6.
[2] Ephes. iv, 4.
[3] Joan. xvii, 20-21-23.
[4] *Ib.*, 21.
[5] Ephes. iv, 5.
[6] I Corinth. i, 10.

qualia incumbere in Ecclesiam ipsa vidit proxima originibus ætas. De hæreticis illud scribit Irenæus. « Scripturas quidem confitentur, « interpretationes vero convertunt [1]. » Atque Augustinus : « Neque « enim natæ sunt hæreses et quædam dogmata perversitatis illa« queantia animas et in profundum præcipitantia, nisi dum scri« pturæ bonæ intelliguntur non bene [2]. » Ad conjugandas igitur mentes, ad efficiendam tuendamque concordiam sententiarum, ut ut extarent divinæ litteræ omnino erat alio quodam *principio* opus. Id exigit divina sapientia : neque enim Deus unam esse fidem velle potuit, nisi conservandæ unitatis rationem quamdam idoneam providisset : quod et sacræ litteræ perspicue, ut mox dicturi sumus, significant. Certe infinita Dei potentia nulli est vincta vel adstricta rei, omniaque sibi habet obnoxie, velut instrumenta parentia. De isto igitur principio externo, dispiciendum, quodnam ex omnibus, quæ essent in potestate sua, Christus optarit. Quam ob rem oportet christiani nominis revocare cogitatione primordia.

Divinis testata litteris, eademque vulgo cognita commemoramus. Jesus Christus divinitatem divinamque legationem suam miraculorum virtute comprobat : erudire verbo multitudinem ad cælestia insistit, omninoque jubet ut sibi fides docenti adjungatur, hinc præmiis, illinc pœnis propositis sempiternis : « Si non facio opera Patris « mei, nolite credere mihi [3]. Si opera non fecissem in eis, quæ nemo « alius fecit, peccatum non haberent [4]. Si autem facio (opera), et si « mihi non vultis credere, operibus credite [5] ». Quæcumque præcipit, eâdem omnia auctoritate præcipit : in exigendo mentis assensu nihil excipit, nihil secernit. Eorum igitur qui Jesum audissent, si adipisci salutem vellent, officium fuit non modo doctrinam ejus accipere universe, sed tota mente assentiri singulis rebus, quas ipse tradidisset : illud enim repugnat, fidem vel una in re non adhiberi Deo.

Maturo in cælum reditu, qua ipse potestate missus a Patre fuerat, eâdem mittit Apostolos, quos spargere ac disseminare jubet doctrinam suam : « Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra. Euntes « ergo docete omnes gentes... Docentes eos servare omnia, quæcum« que mandavi vobis [6]. » Salvos fore, qui Apostolis paruissent, qui « non paruissent, interituros : « Qui crediderit et baptizatus fuerit, sal« vus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur [7]. » Cumque illud sit providentiæ Dei maxime congruens, ut muneri præsertim magno atque excellenti præficiat neminem, quin pariter suppeditet unde liceat rite defungi, idcirco Jesus Christus missurum se ad discipulos suos Spiritum veritatis pollicitus est, eumque in ipsis perpetuo mansurum : « Si autem abiero, mittam eum (Paraclitum) ad vos... Cum « autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem verita-

[1] Lib. III, cap. XII, n. 12.
[2] *In Evang. Joan.* tract. XVIII, cap. V, n. 1.
[3] Joan. X, 37.
[4] Joan. XV, 24.
[5] Joan. X, 38.
[6] Matth. XXVIII, 18-19-20.
[7] Marc. XVI, 16.

« tem[1]. Et ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis, ut « maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis[2]... Ille testimo- « nium perhibebit de me : et vos testimonium perhibebitis[3]. » Hinc doctrinam Apostolorum religiose accipi sancteque servari perinde imperat ac suam : « Qui vos audit, me audit : qui vos spernit, me « spernit[4]. » Quamobrem legati Apostoli a Jesu Christo sunt non secus ac ipse legatus a Patre : « Sicut misit me Pater, et ego mitto « vos[5] : » propterea quemadmodum dicto audientes Christo esse Apostolos ac discipulos oportuit, ita pariter fidem adhibere Apostolis debuerant, quoscumque ipsi ex mandato divino docuissent. Ergo Apostolorum vel unum repudiare doctrinæ præceptum plane non plus licuit, quam de ipsius Christi doctrina rejecisse quicquam. — Sane Apostolorum vox, illapso in eos Spiritu sancto, quam latissime insonuit. Quacumque vestigium posuissent, perhibent se ab ipso Jesu legatos. « Per quem (Jesum Christum) accepimus gratiam, et « apostolatum ad obediendum fidei in omnibus gentibus pro nomine « ejus[6] : » divinamque eorum legationem passim Deus per prodigia in aperto ponit « Illi autem profecti prædicaverunt ubique, Domino « cooperante, et sermonem confirmante, sequentibus signis[7]. » Quem vero sermonem? eum utique, qui id omne comprehenderet, quod ipsi ex magistro didicissent : palam enim aperteque testantur, nihil se eorum posse, quæ viderant quæque audierant, non loqui.

Sed, quod alio loco diximus, non erat ejusmodi munus apostolicum, ut aut cum personis Apostolorum interire posset, aut cum tempore labi, quippe quod et publicum esset et saluti generis humani institutum. Apostolis enim mandavit Jesus Christus ut prædicarent « evan- « gelium omni creaturæ, » et « portarent nomen ipsius coram genti- « bus et regibus, » et « ut sibi testes essent usque ad ultimum terræ. » Atque in tanti perfunctione muneris adfore se pollicitus eis est, idque non ad aliquot vel annos vel ætates, sed in omne tempus, *usque ad consummationen sæculi*. Quam ad rem Hieronymus : « Qui usque ad « consummationem sæculi cum discipulis se futurum esse promittit « et illos ostendit semper esse victuros et se numquam a credentibus « recessurum[8]. » Quæ quidem omnia in solis Apostolis, supremæ necessitati ex humana conditione obnoxiis, qui vera esse potuissent? Erat igitur provisum divinitus ut magisterium a Jesu Christo institutum non iisdem finibus, quibus vita Apostolorum, terminaretur, sed esset perpetuo mansurum. Propagatum revera ac velut in manus de manu traditum videmus. Nam consecravere episcopos Apostoli, quique sibi proxime succederent in *ministerio verbi*, singillatim designavere. — Neque hoc tantum : illud quoque sanxere in successo-

[1] Joan. xvi, 7-13.
[2] Joan. xiv, 16-17.
[3] Joan. xv, 26-27.
[4] Luc. x, 16.
[5] Joan. xx, 21.
[6] Rom. i, 5.
[7] Marc. xvi, 20.
[8] *In Matth.* lib. IV, cap. xxviii, v. 20.

ribus suis, ut et ipsi viros idoneos adlegerent, quos, eadem auctoritate auctos, eidem præficerent docendi officio et muneri : « Tu « ergo, fili mi, confortare in gratia, quæ est in Christo Jesu : et quæ « audisti a me per multos testes, hæc commenda fidelibus homini- « bus, qui idonei erunt et alios docere[1]. » Qua de caussa sicut Christus a Deo, et Apostoli a Christo, sic episcopi et quotquot Apostolis successere, missi ab Apostolis sunt : « Apostoli nobis Evangelii præ- « dicatores facti sunt a Domino Jesu Christo, Jesus Christus missus « est a Deo. Christus igitur a Deo, et Apostoli a Christo, et factum « est utrumque ordinatim ex voluntate Dei... Per regiones igitur et « urbes verbum prædicantes, primitias earum spiritu cum probassent, « constituerunt episcopos et diaconos eorum qui credituri erant..... « Constituerunt prædictos, et deinceps ordinationem dederunt, ut « quum illi decessissent, ministerium eorum alii viri probati exci- « perent[2]. » Permanere igitur necesse est ex una parte constans atque immutabile munus docendi omnia, quæ Christus docuerat : ex altera constans atque immutabile officium accipiendi profitendique omnem illorum doctrinam. Quod præclare Cyprianus iis verbis illustrat : « Neque enim Dominus noster Jesus Christus, cum in Evan- « gelio suo testaretur inimicos suos esse eos, qui secum non essent, « aliquam speciem hæreseos designavit : sed omnes omnino qui « secum non essent et secum non colligentes, gregem suum sparge- « rent, adversarios esse ostendit, dicens : Qui non est mecum adver- « sus me est; et qui non mecum colligit, spargit[3]. »

His Ecclesia præceptis instituta, sui memor officii, nihil egit studio et contentione majore, quam ut integritatem fidei omni ex parte tueretur. Hinc perduellium habere loco et procul amandare a se, qui de quolibet doctrinæ suæ capite non secum una sentirent. Ariani, Montanistæ, Novatiani, Quartadecumani, Eutychiani certe doctrinam catholicam non penitus omnem, sed partem aliquam deseruerant : hæreticos tamen declaratos, ejectosque ex Ecclesiæ sinu quis ignorat fuisse? Similique judicio damnati, quotquot pravorum dogmatum auctores variis temporibus postea consecuti sunt. « Nihil periculosius « his hæreticis esse potest, qui cum integre per omnia decurrant, « uno tamen verbo, ac si veneni gutta, meram illam ac simplicem « fidem Dominicæ et exinde apostolicæ traditionis inficiunt[4]. » Idem semper Ecclesiæ mos, idque sanctorum Patrum consentiente judicio : qui scilicet communionis catholicæ expertem et ab Ecclesia extorrem habere consueverunt, quicumque a doctrina, authentico magisterio proposita, vel minimum discessisset. Epiphanius, Augustinus, Theodoretus hæreseon sui quisque temporis magnum recensuere numerum. Alia Augustinus animadvertit posse genera invalescere, quorum vel uni si quis assentiatur, hoc ipso ab unitate catholica sejungitur : « Non omnis, qui ista (numeratas videlicet hæ-

[1] II Tim. II, 1-2.
[2] S. Clemens Rom. *Epist. I ad Corinth.* capp. XLII, XLIV.
[3] Epist. LXIX, *ad Magnum*, n. 1.
[4] Auctor *Tractatus de Fide Orthodoxa contra Arianos.*

« reses) non credit, consequenter debet se christianum catholicum « jam putare vel dicere. Possunt enim et hæreses aliæ, quæ in hoc « opere nostro commemoratæ non sunt, vel esse vel fieri, quarum « aliquam quisquis tenuerit, christianus catholicus non erit [1]. »

Istam tutandæ unitati, de qua dicimus, institutam divinitus rationem urget beatus Paulus in epistola ad Ephesios; ubi primum monet, animorum concordiam magno studio conservandam : « sol- « liciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis [2] » : cumque concordes animi caritate esse omni ex parte non possint, nisi mentes de fide consentiant, unam apud omnes vult esse fidem : *Unus Dominus, una fides :* ac tam perfecte quidem unam, ut errandi discrimen omne prohibeat : « Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumfera- « mur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad cir- « cumventionem erroris ». Idque non ad tempus servari docet oportere, sed « donec occurramus omnes in unitatem fidei... in mensuram « ætatis plenitudinis Christi ». Sed ejusmodi unitatis ubinam Jesus Christus posuit principium inchoandæ, præsidium custodiendæ? In eo videlicet, quod « Ipse dedit quosdam quidem Apostolos... alios « autem pastores, et doctores, ad consummationem sanctorum in « opus ministerii, in ædificationem corporis Christi ». Quare vel inde ab ultima vetustate hanc ipsam regulam doctores Patresque et sequi consueverunt et uno ore defendere. Origenes : « Quoties « autem (hæretici) canonicas proferunt scripturas, in quibus omnis « christianus consentit et credit, videntur dicere : ecce in domibus « verbum est veritatis. Sed nos illis credere non debemus, nec exire « a prima et ecclesiastica traditione, nec aliter credere, nisi quemad- « modum per successionem Ecclesiæ Dei tradiderunt nobis [3] ». Irenæus : « Agnitio vera est Apostolorum doctrina... secundum suc- « cessiones episcoporum... quæ pervenit usque ad nos custoditione « sine fictione scripturarum tractatio plenissima [4]. » Tertullianus vero : « Constat proinde, omnen doctrinam, quæ cum illis Ecclesiis « apostolicis matricibus et originalibus fidei conspiret, veritati de- « putandam, sine dubio tenentem quod Ecclesiæ ab Apostolis, Apos- « toli a Christo, Christus a Deo accepit... Communicamus cum Eccle- « siis apostolicis, quod nulli doctrina diversa : hoc est testimonium « veritatis [5] ». Atque Hilarius : « Significat (Christus e navi docens) « eos, qui extra Ecclesiam positi sunt, nullam divini sermonis ca- « pere posse intelligentiam. Navis enim Ecclesiæ typum præfert, « intra quam verbum vitæ positum et prædicatum hi qui extra sunt « et arenæ modo steriles atque inutiles adjacent, intelligere non « possunt [6]. » Rufinus Gregorium Nazianzenum laudat et Basilium, quod « solis divinæ scripturæ voluminibus operam dabant, earumque

1 *De Hæresious*, n. 88.
2 IV, 3 et seqq.
3 *Vetus Interpretatio Commentariorum in Matth.*, n. 46.
4 *Contra Hæreses*, lib. IV, cap. XXXIII, n. 8.
5 *De Præscrip.* cap. XXI.
6 *Comment. in Matth.* XIII, n. 1.

« intelligentiam non ex propria præsumptione, sed ex majorum « scriptis et auctoritate sequebantur, quos et ipsos ex apostolica « successione intelligendi regulam suscepisse constabat [1]. »

Quamobrem, id quod ex iis, quæ dicta sunt, apparet, instituit Jesus Christus in Ecclesia *vivum*, *authenticum*, idemque *perenne magisterium*, quod suapte potestate auxit, spiritu veritatis instruxit, miraculis confirmavit : ejusque præcepta doctrinæ æque accipi ac sua voluit gravissimeque imperavit. — Quoties igitur hujus verbo magisterii edicitur, traditæ divinitus doctrinæ complexu hoc contineri vel illud, id quisque debet certo credere, verum esse : si falsum esse ullo modo posset, illud consequatur, quod aperte repugnat, erroris in homine ipsum esse auctorem Deum : « Domine, si error est, a te decepti sumus[2]. » Ita omni amota dubitandi caussâ, ullamne ex iis veritatibus potest cuiquam fas esse respuere, quin se det hoc ipso præcipitem in apertam hæresim ? quin, sejunctus ab Ecclesia, doctrinam christianam una complexione repudiet universam ? Ea quippe est natura fidei, ut nihil tam repugnet quam ista credere, illa rejicere. Fidem enim Ecclesia profitetur esse « virtutem supernaturalem, qua, Dei adjuvante et aspirante gratia, « ab eo revelata vera esse credimus, non propter intrinsecam rerum « veritatem naturali rationis lumine perspectam, sed propter auctori- « tatem ipsius Dei revelantis, qui nec falli nec fallere potest[3] ». Si quid igitur traditum a Deo liqueat fuisse, nec tamen creditur, nihil omnino fide divina creditur. Quod enim Jacobus Apostolus de delicto judicat in genere morum, idem de opinionis errore in genere fidei judicandum : « Quicumque... offendat... in uno, factus est omnium « reus[4] : » imo de opinionis errore, multo magis. Omnis enim violata lex minus proprie de eo dicitur qui unum peccavit, propterea quod majestatem Dei legum latoris sprevisse, non nisi interpretanda voluntate, videri potest. Contra is, qui veritatibus divinitus acceptis, vel uno in capite dissentiat, verissime fidem exuit funditus, quippe qui Deum, quatenus summa veritas est et *proprium motivum fidei*, recusat vereri : « In multis mecum, in paucis non mecum : « sed in his paucis, in quibus non mecum, non eis prosunt multa, in « quibus mecum[5]. » Ac sane merito ; qui enim sumunt de doctrina christiana, quod malunt, ii judicio suo nituntur, non fide : iidemque minime « in captivitatem redigentes omnem intellectum in obse- « quium Christi[6] » sibimetipsis verius obtemperant, quam Deo : « Qui « in Evangelio quod vultis, creditis ; quod vultis non creditis, vobis « potius quam Evangelio creditis[7]. »

Quocirca nihil Patres in Concilio Vaticano condidere novi, sed institutum divinum, veterem atque constantem Ecclesiæ doctrinam, ipsamque fidei naturam sequuti sunt, cum illud decrevere : « Fide

[1] *Hist. Eccl.* lib. II, cap. IX.
[2] Richardus de S. Victore, *De Trin.*. lib. I, cap II.
[3] *Conc. Vat.*, sess. III, cap. III.
[4] II, 10.
[5] S. Augustinus, *in Psal. LIV*, n. 19.
[6] II Corinth. x, 5.
[7] S. Augustinus, lib. XVII, *Contra Faustum Manichæum*, cap. III.

« divina et catholica ea omnia credenda sunt, quæ in verbo Dei scripto « vel tradito continentur, et ab Ecclesia sive solemni judicio, sive « ordinario et universali magisterio tamquam divinitus revelata pro- « ponuntur [1]. » Itaque cum appareat, omnino in Ecclesia sua velle Deum unitatem fidei, compertumque sit cujusmodi eam esse, et quo principio tuendam ipse jusserit, liceat Nobis, quotquot sunt qui non animum induxerint aures veritati claudere, iis Augustini verbis affari : « Cum igitur tantum auxilium Dei, tantum profectum fructumque « videamus, dubitabimus nos ejus Ecclesiæ condere gremio, quæ « usque ad confessionem generis humani ab apostolica Sede per « successiones episcoporum, frustra hæreticis circumlatrantibus, et « partim plebis ipsius judicio, partim Conciliorum gravitate, partim « etiam miraculorum majestate damnatis, culmen auctoritatis obti- « nuit? Cui nolle primas dare, vel summæ profecto impietatis est, vel « præcipitis arrogantiæ... Et si unaquæque disciplina, quamquam « vilis et facilis, ut percipi possit, doctorem aut magistrum requirit : « quid temerariæ superbiæ plenius, quam divinorum sacramentorum « libros et ab interpretibus suis nolle cognoscere, et incognitos velle « damnare [2]? »

Hoc igitur sine ulla dubitatione est officium Ecclesiæ, christianam doctrinam tueri eamque propagare integram atque incorruptam. Sed nequaquam in isto sunt omnia : imo ne finis quidem, cujus caussa est Ecclesia instituta, officio isto concluditur. Quandoquidem, ut Jesus Christus pro salute humani generis se ipse devovit, atque huc, quæ docuisset quæque præcepisset, omnia retulit, sic jussit Ecclesiam quærere in veritate doctrinæ, quo homines cum sanctos efficeret, tum salvos. — Verum tanti magnitudinem atque excellentiam propositi consequi sola fides nullo modo potest : adhiberi necesse est cum Dei cultum justum ac pium, qui maxime sacrificio divino et sacramentorum communicatione continetur, tum etiam sanctitatem legum ac disciplinæ. — Ista igitur omnia inesse in Ecclesia oportet, quippe quæ Servatoris munia in ævum persequitur : religionem, quam in ea velut *incorporari* ille voluit, mortalium generi omni ex parte absolutam sola præstat : itemque ea, quæ ex ordinario providentiæ consilio sunt instrumenta salutis, sola suppeditat.

At vero quo modo doctrina cælestis nunquam fuit privatorum arbitrio ingeniove permissa, sed principio a Jesu tradita, deinceps ei seperatim, de quo dictum est, commendata magisterio : sic etiam non singulis e populo christiano, verum delectis quibusdam data divinitus facultas est perficiendi atque administrandi divina mysteria, unà cum regendi gubernandique potestate. Neque enim nisi ad Apostolos legitimosque eorum successores ea pertinent a Jesu Christo dicta : « Euntes in mundum universum, prædicate Evange- « lium... baptizantes eos... Hoc facite in meam commemorationem .. « Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis. » Similique ratione non nisi Apostolis, quique eis jure successissent, mandavit ut *pasce-*

[1] Sess. III, cap. III.
[2] *De Utilitate credendi*, cap. XVII, n. 35.

rent, hoc est cum potestate regerent universitatem christianorum, quos hoc ipso eis subesse debere atque obtemperare est consequens. Quæ quidem officia apostolici muneris omnia generatim Pauli sententia complectitur : « Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et « dispensatores mysteriorum Dei [1]. »

Quapropter mortales Jesus Christus, quotquot essent, et quotquot essent futuri, universos advocavit, ut ducem se eumdemque servatorem sequerentur, non tantum seorsum singuli, sed etiam consociati atque invicem re animisque juncti, ut ex multitudine populus existeret jure sociatus; fidei, finis, rerum ad finem idonearum communione unus, uni eidemque subjectus potestati. Quo ipse facto principia naturæ, quæ in hominibus societatem sponte gignunt, perfectionem naturæ consentaneam adepturis, omnia in Ecclesia posuit, nimirum ut in ea, quotquot filii Dei esse adoptione volunt, perfectionem dignitati suæ congruentem assequi et retinere ad salutem possent. Ecclesia igitur, id quod alias attigimus, dux hominibus est ad cælestia, eidemque hoc est munus assignatum a Deo ut de iis, quæ religionem attingunt, videat ipsa et statuat, et rem christianam libere expediteque judicio suo administret. Quocirca Ecclesiam aut non recte norunt aut inique criminantur qui eam insimulant, velle se in civitatum rationes inferre, aut in jura potentatus invadere. Imo Deus perfecit, ut Ecclesia esset omnium societatum longe præstantissima : nam quod petit ipsa tamquam finem, tanto nobilius est quam quod ceteræ petunt societates, quanto naturà gratia divina, rebusque caducis immortalia sunt præstabiliora bona. — Ergo Ecclesia societas est ortu *divina* : fine, rebusque fini proxime admoventibus, *supernaturalis* : quod vero coalescit hominibus, *humana* communitas est. Ideoque in sacris litteris passim videmus vocabulis societatis perfectæ nuncupatam. Nominatur enim non modo *Domus Dei*, *Civitas supra montem posita*, quo convenire gentes omnes necesse est : sed etiam *Ovile*, cui præsit pastor unus, et quo recipere se oves Christi omnes debent : imo *Regnum quod suscitavit Deus* quodque *stabit in æternum* : denique *Corpus* Christi, *mysticum* illud quidem, sed tamen vivum apteque compositum, multisque conflatum membris; quæ membra non eumdem actum habent : copulata vero inter se, gubernante ac moderante capite, continentur. Jamvero nulla hominum cogitari potest vera ac perfecta societas, quin potestate aliqua summa regatur. Debet igitur Jesus Christus magistratum Ecclesiæ maximum præfecisse, cui obediens ac subjecta omnis esset christianorum multitudo. Qua de caussa sicut ad unitatem Ecclesiæ, quatenus est *cœtus fidelium*, necessario unitas fidei requiritur, ita ad ipsius unitatem, quatenus est divinitus constituta societas, requiritur jure divino *unitas regiminis*, quæ *unitatem communionis* efficit et complectitur : « Ecclesiæ autem unitas in duobus attenditur : scilicet in con- « nexione membrorum Ecclesiæ ad invicem seu communicatione, et « iterum in ordine omnium membrorum Ecclesiæ ad unum caput [2]. »

[1] I Corinth. IV, 1.
[2] S. THOMAS, IIa, IIæ, q. XXXIX, a. 1.

— Ex quo intelligi licet, excidere homines ab Ecclesiæ unitate non minus schismate, quam hæresi : « Inter hæresim et schisma hoc esse « arbitrantur, quod hæresis perversum dogma habeat : schisma « propter episcopalem dissentionen ab Ecclesia separetur [1]. » Quibuscum illa Joannis Chrysostomi in eamdem rem sententia concordat : « Dico et protestor, Ecclesiam scindere non minus esse « malum, quam incidere in hæresim [2]. » Quamobrem si nulla potest esse honesta hæresis, pari ratione schisma nullum est, quod possit jure factum videri : « Non est quicquam gravius sacrilegio schis- « matis... præcidendæ unitatis nulla est justa necessitas [3]. »

Quæ vero et cujusmodi summa ista potestas sit, cui christianos parere oportet universos, non aliter nisi comperta cognitaque voluntate Christi statuendum. Certe in æternum rex Christus est, itemque moderari in æternum tuerique regnum suum e cælo non visus perseverat : sed quia conspicuum illud esse voluit, designare debuit qui gereret in terris vices suas, postea quam ipse ad cælestia rediisset : « Si quis autem dicat quod unum caput et unus pastor est Christus, « qui est unus unius Ecclesiæ sponsus, non sufficienter respondet. « Manifestum est enim, quod ecclesiastica sacramenta ipse Christus « perficit : ipse enim est qui baptizat, ipse est qui peccata remittit, « ipse est verus sacerdos, qui se obtulit in ara crucis, et cujus vir- « tute corpus ejus in altari quotidie consecratur ; et tamen quia « corporaliter non cum omnibus fidelibus præsentialiter erat futu- « rus, elegit ministros, per quos prædicta fidelibus dispensaret, ut « supra (cap. 74) dictum est. Eadem igitur ratione, quia præsentiam « corporalem erat Ecclesiæ subtracturus, oportuit ut alicui commit- « teret qui loco sui universalis Ecclesiæ gereret curam. Hinc est « quod Petro dixit ante ascensionem : Pasce oves meas [4]. » Jesus Christus igitur summum rectorem Ecclesiæ Petrum dedit, idemque sanxit ut ejusmodi magistratus saluti communi ad perennitatem institutus, ad successores hereditate transferretur, in quibus Petrus ipse esset auctoritate perpetua superstes. Sane insigne illud promissum beato Petro fecit, præterea nemini : « Tu es Petrus, et super « hanc petram ædificabo Ecclesiam meam [5]. » — « Ad Petrum locu- « tus est Dominus : ad unum, ideo ut unitatem fundaret ex uno [6]. » — « Nulla siquidem oratione præmissa... tam patrem ejus, quam « ipsum nomine appellat (beatus es Simon Bar Iona), et Simonem « eum non jam vocari patitur, eum sibi pro sua potestate jam tum ut « suum vindicans, sed congrua similitudine Petrum a petra vocari « placuit, puta super quem fundaturus erat suam Ecclesiam [7]. » Quo ex oraculo liquet, Dei voluntate jussuque Ecclesiam in beato Petro, velut ædes in fundamento consistere. Atqui fundamenti propria

[1] S. Hieronymus, *Commentar. in Epist. ad Titum*, cap. III, v. 10-11.
[2] Hom. XI, *in Epist. ad Ephes.*, n. 5.
[3] S. Augustinus, *Contra Epistolam Parmeniani*, lib. II, cap. XI, n. 25.
[4] S. Thomas, *Contra Gentiles*, lib. IV, cap. LXXVI.
[5] Matth. XVI, 18.
[6] S. Pacianus, *ad Sempronium*, epist. III, n. 11.
[7] S. Cyrillus Alexandrinus, *In Evang. Joan.* lib. II, in cap. I, v. 42.

natura et vis est, ut cohærentes efficiat ædes variorum coagmentatione membrorum, itemque ut operi sit necessarium vinculum incolumitatis ac firmitudinis : quo sublato, omnis ædificatio collabitur. Igitur Petri est sustinere Ecclesiam tuerique non solubili compage connexam ac firmam. Tantum vero explere munus qui possit sine potestate jubendi, vetandi, judicandi, quæ vere proprieque *jurisdictio* dicitur ? Profecto non nisi potestate jurisdictionis stant civitates resque publicæ. Principatus honoris ac pertenuis illa consulendi monendique facultas, quam *directionem* vocant, nulli hominum societati admodum prodesse neque ad unitatem neque ad firmitudinem queunt. Atque hanc, de qua loquimur, potestatem illa declarant et confirmant : « Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. » — « Quam autem eam ? an enim petram supra quam Christus « ædificat Ecclesiam ? An Ecclesiam ? Ambigua quippe locutio « est : an quasi unam eamdemque rem, petram et Ecclesiam ? Hoc « ego verum esse existimo, nec enim adversus petram, super quam « Christus Ecclesiam ædificat, nec adversus Ecclesiam portæ inferi « prævalebunt [1]. » Cujus divinæ sententiæ ea vis est : quamcumque visi invisique hostes vim, quascumque artes adhibuerint, numquam fore ut fulta Petro Ecclesia succumbat, aut quoquo modo deficiat : « Ecclesia vero tamquam Christi ædificium, qui sapienter ædificavit « domum suam supra petram », portarum inferi capax non est, « prævalentium quidem adversus quemcumque hominem, qui extra « petram et Ecclesiam fuerit, sed invalidarum adversus illam [2]. » Ergo Ecclesiam suam Deus idcirco commendavit Petro, ut perpetuo incolumem tutor invictus conservaret. Eum igitur auxit potestate debita : quia societati hominum re et cum effectu tuendæ, jus imperii in eo qui tuetur est necessarium. Illud præterea Jesus adnexuit : « Et tibi dabo claves regni cælorum. » Plane loqui de Ecclesia pergit, quam paullo ante nuncuparat *suam*, quamque ipsam velle se in Petro dixit, tamquam in fundamento, statuere. Expressam non modo *ædificii*, sed etiam *regni* imaginem gerit Ecclesia : ceteroqui insigne usitatum imperii claves esse, nemo nescit. Quapropter *claves regni cælorum* cum Jesus dare Petro pollicetur, potestatem et jus in Ecclesiam pollicetur daturum : « Filius vero et Patris et sui ipsius « cognitionem per totum orbem illi (Petro) disseminare commisit, « ac mortali homini omnem in cælo potestatem dedit, dum claves « illi tradidit, qui Ecclesiam per totum orbem terrarum extendit, et « cælis firmiorem monstravit [3] ». Concinunt cetera : « Quodcumque « ligaveris super terram, erit ligatum et in cælis, et quodcumque « solveris super terram, erit solutum et in cælis. » Ligandi solvendique translata locutio jus ferendarum legum, item judicandi vindicandique designat potestatem. Quæ quidem potestas tantæ amplitudinis virtutisque dicitur fore, ut quælibet decreta ejus rata sit habiturus Deus. Itaque summa est planeque sui juris, quippe quæ

[1] Origenes, *Comment. in Matth.*, t. XII, n. 11.
[2] *Ib.*
[3] S. Joannes Chrysostomus, Hom. LIV, *in Matth.*, n. 2.

nullam habet in terris superiorem gradu, Ecclesiamque totam et quæ sunt Ecclesiæ commissa, universa complectitur.

Promissum exsolvitur, quo tempore Christus Dominus, post anastasim suam, cum ter a Petro, num se diligeret plus quam ceteri, quæsisset, præcipientis in modum ei, « Pasce, ait, agnos meos... « pasce oves meas [1]. » Nimirum quotquot essent in ovili suo futuri, omnes illi velut pastori committit : « Dominus non dubitat, qui inter« rogat, non ut disceret, sed ut doceret, quem elevandus in cælum « amoris sui nobis velut vicarium relinquebat... Et ideo quia solus « profitetur ex omnibus, omnibus antefertur... perfectiores ut perfec« tior gubernaret [2]. » Illa vero sunt pastoris officia et partes, gregi se præbere ducem, eumdemque sospitare salubritate pabulorum, prohibendo pericula, cavendo insidias, tutando a vi : brevi, regendo gubernando. Cum igitur Petrus est gregi christianorum pastor impositus, potestatem accepit gubernandi omnes homines, quorum saluti Jesus Christus profuso sanguine prospexerat : « Cur sanguinem ef« fudit ? Ut has emeret oves, quas Petro et successoribus ejus « tradidit [3]. »

Quoniamque immutabilis communione fidei christianos omnes oportet esse invicem conjunctos, idcirco suarum virtute precum Christus Dominus impetravit Petro, ut in gerenda potestate numquam fide laberetur : « Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat « fides tua [4]. » Eidem præterea mandavit ut, quoties tempora postularent, ipse impertiret fratribus suis lumen animi et robur : « Confirma « fratres tuos [5]. » Quem igitur fundamentum Ecclesiæ designarat, eumdem esse vult columen fidei : « Cui propria auctoritate regnum « dabat, hujus fidem firmare non poterat, quem cum petram dicit, « firmamentum Ecclesiæ indicavit [6] ? » Hinc ipse Jesus certa quædam nomina, magnarum indicia rerum, quæ « sibi potestate sunt propria « voluit esse Petro secum participatione communia [7] » nimirum ut ex communione titulorum appareret communio potestatis. Ita ipse, qui « lapis est angularis, in quo omnis ædificatio constructa crescit in « templum sanctum in Domino [8] », Petrum velut lapidem statuit, quo fulta esse Ecclesia deberet. « Cum audisset *Petra es* præconio nobi« litatus est. Quamquam autem petra est, non ut Christus petra, sed ut Petrus petra. Christus enim essentialiter petra inconcussa Petrus vero per petram. Nam Jesus dignitates suas largitur, nec exhauritur. Sacerdos est, facit sacerdotes... petra est, petram facit [9]. » Rex idem Ecclesiæ, « qui habet clavem David : qui aperit et nemo claudit : claudit et nemo aperit [10] », traditis Petro clavibus, principem chris-

[1] Joan XXI, 16-17.
[2] S. AMBROSIUS, *Exposit. in Evang. secundum Lucam*, lib. X, nn. 175-176.
[3] S. JOANNES CHRYSOSTOMUS, *De Sacerdotio*, lib. II.
[4] Luc. XXII, 32.
[5] *Ib.*
[6] S. AMBROSIUS, *De Fide*, lib. IV, n. 56.
[7] S. LEO M. Sermo IV, cap. 2.
[8] Ephes. II, 21.
[9] Hom. *de Pœnitentia*, n. 4 in appendice opp. S. BASILII.
[10] Apoc. III, 7.

tianæ reipublicæ declaravit. Pariter pastor maximus, qui se ipse pastorem bonum nuncupat [1], « agnis atque ovibus suis pastorem Petrum præposuit : « Pasce agnos, pasce oves. » Quare Chrysostomus : « Eximius erat inter Apostolos, et os discipulorum et cœtus « illius caput... Simul ostendens ei, oportere deinceps fidere, quasi « abolita negatione, fratrum ei præfecturam committit... Dicit autem : « Si amas me, fratribus præesto [2]. » Demum qui confirmat « in omni « opere et sermone bono [3] » mandavit Petro ut « confirmaret fratres « suos ». Jure igitur Leo magnus : « De toto mundo unus Petrus « eligitur, qui et universarum gentium vocationi et omnibus Apostolis « cunctisque Ecclesiæ patribus præponatur : ut quamvis in populo Dei « multi sacerdotes sint multique pastores, omnes tamen proprie regat « Petrus, quos principaliter regit et Christus [4]. » Itemque Gregorius Magnus ad Imperatorem Mauritium Augustum : « Cunctis evangelium « scientibus liquet, quod voce dominica sancto et omnium Apos- « tolorum Petro principi apostolo totius Ecclesiæ cura commissa est... « Ecce claves regni cælestis accepit, potestas ei ligandi ac solvendi « tribuitur, et cura ei totius Ecclesiæ et principatus committitur [5]. »

Ejusmodi autem principatum, quoniam constitutione ipsa temperationeque Ecclesiæ, velut pars præcipua, continetur, videlicet ut principium unitatis ac fundamentum incolumitatis perpetuæ, nequaquam cum beato Petro interire, sed recidere in ejus successores ex alio in alium oportuit : « Manet ergo dispositio veritatis, et beatus « Petrus in accepta fortitudine petræ perseverans, suscepta Ecclesiæ « gubernacula non reliquit [6]. » Quare Pontifices, qui Petro in episcopatu romano succedunt, supremam Ecclesiæ potestatem obtinent jure divino. « Definimus, sanctam Apostolicam Sedem et Romanum « Pontificem in universum orbem tenere primatum, et ipsum Ponti- « ficem Romanum successorem esse beati Petri, principis Apostolorum, et verum Christi vicarium totiusque Ecclesiæ caput, et « omnium christianorum patrem ac doctorem existere, et ipsi in « beato Petro pascendi, regendi ac gubernandi universalem Eccle- « siam a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam « esse; quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum » et in sacris canonibus continetur [7]. » Similiter concilium Lateranense IV : « Romana Ecclesia... disponente Domino, super omnes « alias ordinariæ potestatis obtinet principatum, utpote mater uni- « versorum Christi fidelium et magistra. » Antecesserat consensus antiquitatis, quæ episcopos romanos sine ulla dubitatione sic semper observavit et coluit ut beati Petri legitimos successores. Quem vero lateat quot in eamdem rem extent et quam luculenta sanctorum

[1] Joan. x, 11.
[2] Hom. LXXXVIII, *in Joan*, n. 1.
[3] II Thessalon. II, 16.
[4] Sermo IV, cap. II.
[5] *Epistolarum*, lib. V, epist. XX.
[6] S. Leo M. Sermo III, cap. III.
[7] *Concilium Florentinum.*

patrum testimonia ? Illud valde præclarum Irenæi qui cum de Ecclesia Romana dissereret, « ad hanc enim, inquit, Ecclesiam propter potio- « rem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam. [1] » Ac Cyprianus itidem de Ecclesia romana affirmat, eam esse « Ecclesiæ « catholicæ radicem et matricem [2], Petri Cathedram atque Ecclesiam « principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est [3] ». *Cathedram* Petri appellat quippe quam insidet Petri successor : *Ecclesiam principalem* ob principatum Petro ipsi est legitimis successoribus collatum : *unde unitas exorta*, quia in christiana republica caussa efficiens unitatis es Ecclesia romana. Quare Hieronymus iis verbis Damasum affatur : « Cum successore piscatoris et discipulo crucis loquor... « Beatitudini tuæ, id est Cathedræ Petri communione consocior. « Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio [4]. » Sollemne illi est, catholicum hominem ex conjunctione cum romana Petri sede internoscere : « Si quis Cathedræ Petri jungitur, meus est [5]. » Neque absimilli ratione Augustinus, palam testatus, « in Romana Ecclesia « semper Apostolicæ cathedræ viguisse principatum [6] », negat esse catholicum, quicumque a fide romana dissentiat : « Non crederis « veram fidem tenere catholicam, qui fidem non doces esse servan- « dam Romana [7] ». Item Cyprianus : « Communicare cum Cornelio, « hoc est cum catholica Ecclesia communicare [8]. » Similiter Maximus Abbas hanc veræ fidei veræque communionis notam esse docet, subesse Pontifici romano : « Itaque si vult hæreticus non esse neque « audire, non isti aut illi satisfaciat... Festinet pro omnibus sedi « romanæ satisfacere. Hac enim satisfacta, communiter ubique « omnes pium hunc et orthodoxum prædicabunt. Nam frustra solum- « modo loquitur, qui mihi similes suadendos putat, et non satis- « facit et implorat sanctissimæ romanorum Ecclesiæ beatissimum « Papam, id est Apostolicam Sedem. » Cujus rei caussam rationemque in eo affirmat residere, quod « ab ipso incarnato Dei Verbo, « sed et omnibus sanctis synodis, secundum sacros canones et ter- « minos, universarum quæ in toto terrarum orbe sunt sanctarum « Dei Ecclesiarum in omnibus et per omnia percepit et habet impe- « rium, auctoritatem et potestatem ligandi et solvendi. Cum hoc « enim ligat et solvit, etiam in cælo Verbum, quod cælestibus virtu- « tibus principatur [9]. » Quod igitur erat in fide christiana, quod non una gens, aut una ætas, sed ætates omnes, et Oriens pariter atque Occidens agnoscere atque observare consueverat, id meminit, nullo contradicente, ad Ephesinam Synodum Philippus presbyter, a Pontifice legatus : « Nulli dubium est, imo sæculis omnibus notum, quod

[1] *Contra Hæreses*, lib. III, cap. III, n. 2.
[2] Epist XLVIII, *ad Cornelium*, n. 3.
[3] Epist. LIX, *ad eumd.*, n. 14.
[4] Epist. XV, *ad Damasum*, n. 2.
[5] Epist. XVI, *ad Damasum*, n. 2.
[6] Epist. XLIII, n. 7.
[7] Sermo CXX, n. 13.
[8] Epist. LV, n. 1.
[9] *Defloratio ex Epistola ad Petrum Illustrem.*

« sanctus beatissimusque Petrus, Apostolorum princeps et caput, « fideique columna et Ecclesiæ catholicæ fundamentum, a Domino « nostro Jesu Christo, salvatore humani generis ac redemptore, « claves regni accepit, solvendique ac ligandi peccata potestas ipsi « data est, qui ad hoc usque tempus et semper in suis successoribus « vivit et judicium exercet [1]. » Eademque de re in omnium cognitione versatur Concilii Chalcedonensis sententia : *Petrus per Leonem... loquutus est* [2] : cui vox Concilii Constantinopolitani III resonat, tanquam imago : « Summus nobiscum concertabat Apostolorum « lorum princeps : illius enim imitatorem et Sedis successorem « habuimus fautorem... charta et atramentum videbatur, et per « Agathonem Petrus loquebatur [3]. » In formula catholicæ professionis ab Hormisda conceptis verbis, ineunte sæculo secto, proposita, cui tum Justinianus Imperator, tum Epiphanius, Joannes, et Menna Patriarchæ subscripserunt, illud est magna vi sententiarum declaratum : « Quia non potest Domini nostri Jesu Christi prætermitti « sententia dicentis : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*... hæc, quæ dicta sunt, rerum probantur effectibus, quia « in Sede Apostolica citra maculam semper est catholica servata « religio [4]. » Nolumus quidem persequi singula : libet tamen formulam fidei meminisse, quam Michael Palæologus in Concilio Lugdunensi II professus est : « Ipsa quoque sancta romana Ecclesia sum « mum et plenum primatum et principatum super universam Ecclesiam catholicam obtinet, quem se ab ipso Domino in beato Petro, « Apostolorum principe sive vertice, cujus romanus Pontifex est « successor, cum potestatis plenitudine recepisse veraciter et humiliter recognoscit. Et sicut præ ceteris tenetur fidei veritatem defen- « dere, sic et si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent « judicio definiri [5]. »

Si Petri ejusque successorum plena ac summa potestas est, ea tamen esse ne putetur sola. Nam qui Petrum Ecclesiæ fundamentum posuit, idem « elegit duodecim... quos et apostolos nominavit [6] ». Quo modo Petri auctoritatem in romano Pontifice perpetuam permanere necesse est, sic Episcopi, quod succedunt Apostolis, horum potestatem ordinariam hereditate capiunt; ita ut intimam Ecclesiæ constitutionem ordo episcoporum necessario attingat. Quamquam vero neque plenam neque universalem ii, neque summam obtinent auctoritatem, non tamen *vicarii* romanorum pontificum putandi, quia potestatem gerunt sibi propriam, verissimeque populorum, quos regunt, antistites *ordinarii* dicuntur.

Verum quia successor Petri unus est, Apostolorum permulti, consentaneum est perspicere quæ sint istorum cum illo, divina constitutione, necessitudines. — Ac primo quidem conjunctionis episco-

[1] Actio III.
[2] Actio II.
[3] Actio XVIII.
[4] Post Epistolam XXVI, *ad omnes Episc. Hispan.*, n. 4.
[5] Actio IV.
[6] Luc. VI, 13.

porum cum eo qui Petro succedit, non obcura est neque dubia necessitas: hoc enim soluto nexu, solvitur ac diffluit multitudo ipsa christianorum, ita plane ut nullo pacto queat unum corpus conflare unumque gregem : « Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate « pendet, cui si non exsors quædam et ab omnibus eminens detur « potestas, tot in Ecclesia efficientur schismata, quot sacerdotes [1] ». Idcirco ad id præstat advertere animum : nihil esse Apostolis seorsum a Petro collatum ; plura seorsum ab Apostolis ac separatim Petro, Joannes Chrysostomus in Christi edisserenda sententia (Joan. XXI, 15) cum percontatus esset, « Cur, aliis prætermissis, de his Christus « Petrum alloquitur » ? omnino respondet : « Eximius erat inter « Apostolos, et os discipulorum, et cœtus illius caput [2]. » Hic enim unus designatus a Christo est fundamentum Ecclesiæ : ipsi *ligandi* copia *solvendique* permissa, eidemque *pascendi* data potestas uni. Contra quidquid auctoritatis ac muneris accepere Apostoli, conjuncte cum Petro accepere : « Divina dignatio si quid cum eo commune ceteris « voluit esse principibus, nunquam nisi per ipsum dedit, quidquid « aliis non negavit [3]. Ut cum multa solus acceperit, nihil in quem« quam sine ipsius participatione transierit [4] ». Ex quo plane intelligitur, excidere episcopos jure ac potestate regendi, si a Petro ejusve successoribus scientes secesserint. Nam a fundamento, quo totum debet ædificium niti, secessione divelluntur; itaque exclusi *ædificio* ipso sunt : ob eamdemque caussam ab *ovili* sejuncti, cui dux est pastor maximus, *regnoque* extorres, cujus uni Petro datæ divinitus claves.

Quibus rebus rursus noscimus in constituenda christiana republica cælestem descriptionem mentemque divinam. Videlicet cum Ecclesiam divinus auctor fide et regimine et communione unam esse decrevisset, Petrum ejusque successores delegit in quibus principium foret ac velut centrum unitatis. Quare Cyprianus : « Probatio est ad « fidem facilis compendio veritatis. Loquitur Dominus ad Petrum : « *Ego tibi dico*, inquit, *Quia tu es Petrus*... Super unum ædificat Eccle« siam. Et quamvis Apostolis omnibus post resurrectionem suam « parem potestatem tribuat, et dicat : sicut misit me Pater... tamen « ut unitatem manifestaret, unitatis ejusdem originem ab uno inci« pientem sua auctoritate disposuit [5]. » Atque Optatus Milevitanus : « Negare non potes, scire te in urbe Roma Petro primo Cathedram « episcopalem esse collatam, in qua sederit omnium Apostolorum « caput Petrus, unde et Cephas appellatus est : in qua una Cathedra « unitas ab omnibus servaretur; ne ceteri Apostoli singulas sibi « quisque defenderent, ut jam schismaticus et peccator esset, qui « contra singularem Cathedram alteram collocaret [6] ». Unde est illa ipsius Cypriani sententia, cum hæresim tum schisma ex eo ortum habere gignique, quod debita supremæ potestati obedientia abjicitur:

[1] S. Hieronymus. *Dialog. contra Luciferianos*, n. 9.
[2] Hom. LXXXVIII, *in Joan.*, n. 1.
[3] S. Leo M. sermo IV, cap. II.
[4] *Ib.*
[5] *De Unit. Eccl.*, n. 4.
[6] *De Schism. Donat.* lib. II.

« Neque enim aliunde hæreses obortæ sunt aut nata sunt schismata, « quam inde quod sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Eccle- « sia ad tempus sacerdos et ad tempus judex vice Christi cogi- « tatur [1] ». Nemo igitur, nisi cum Petro cohæreat, participare auctoritatem potest, cum absurdum sit opinari, qui extra Ecclesiam est, eum in Ecclesia præesse. Quare Optatus Milevitanus reprehendebat hoc nomine Donatistas : « Contra quas portas (inferi) claves salutares « accepisse legimus Petrum, principem scilicet nostrum, cui a « Christo dictum est : tibi dabo claves regni cælorum, et portæ inferi « non vincent eas. Unde est ergo, quod claves regni cælorum vobis « usurpare contenditis, qui contra cathedram Petri... militatis [2] ? »

Sed Episcoporum ordo tunc rite, ut Christus jussit colligatus cum Petro putandus, si Petro subsit eique pareat : secus in multitudinem confusam ac perturbatam necessario delabitur. Fidei et communionis unitate rite conservandæ, non gerere honoris caussâ priores partes. non curam agere satis est; sed omnino auctoritate est opus vera eademque summa, cui obtemperet tota communitas. Quid enim Dei Filius spectavit, cum claves regni cælorum *uni* pollicitus est Petro? Summum fastigium potestatis nomine *clavium* eo loco designari, *usus biblicus* et Patrum consentientes sententiæ dubitari non sinunt. Neque secus interpretari fas est, quæ vel Petro separatim tributa sunt, vel Apostolis conjunctim cum Petro. Si ligandi, solvendi, pascendique facultas hoc parit in episcopis, successoribus Apostolorum, ut populum quisque suum vera cum potestate regat, certe idem parere eadem facultas in eo debet, cui pascendi *agnos* et *oves* assignatum est, Deo auctore, munus : « Non solum pastorem (Petrum), « sed pastorum pastorem (Christus) constituit : pascit igitur « Petrus agnos, pascit et oves, pascit filios, pascit et matres : regit « subditos, regit et prælatos quia præter agnos et oves in Ecclesia « nihil est [3]. » Hinc illæ de beato Petro singulares veterum locutiones, quæ in summo dignitatis potestatisque gradu locatum luculente prædicant. Appellant passim « principem cœtus discipulorum : « sanctorum Apostolorum principem : chori illius coryphæum : os « Apostolorum omnium : caput illius familiæ : orbis totius præpo- « situm : inter Apostolos primum : Ecclesiæ columen ». Quæ omnia concludere Bernardus iis verbis videtur ad Eugenium Papam : « Quis es ? Sacerdos magnus, summus pontifex. Tu princeps episco- « porum, tu hæres Apostolorum... Tu es, cui claves traditæ, cui oves « creditæ sunt. Sunt quidem et alii cæli janitores et gregum pas- « tores ; sed tu tanto gloriosius, quanto et differentius utrumque præ « ceteris nomen hereditasti. Habent illi sibi assignatos greges, sin- « guli singulos, tibi universi crediti, uni unus, nec modo ovium, sed « et pastorum, tu unus omnium pastor. Unde id probem quæris. Ex « verbo Domini. Cui enim, non dico episcoporum, sed etiam Apos- « tolorum, sic absolute et indiscrete totæ commissæ sunt oves? Si

[1] Epist. XII, *ad Cornelium*, n. 5.
[2] Lib. II, n. 4, 5.
[3] S. Brunonis Ep. Signiensis *Comment. in Joan.* part. III, cap. xxi, n. 55.

« me amas, Petre, pasce oves meas. Quas? illius vel illius populos « civitatis aut regionis, aut certi regni? Oves meas, inquit : cui non « planum, non designasse aliquas, sed assignasse omnes? Nihil « excipitur, ubi distinguitur nihil [1]. »

Illud vero abhorret a veritate, et aperte repugnat constitutioni divinæ, jurisdictioni romanorum Pontificum episcopos subesse *singulos*, jus esse; *universos*, jus non esse. Hæc enim omnis est caussa ratioque fundamenti, ut unitatem stabilitatemque toti potius ædificio, quam *partibus* ejus *singulis* tueatur. Quod est in caussa, de qua loquimur, multo verius, quia Christus Dominus fundamenti virtute confieri voluit. ut portæ inferi non prævaleant adversus Ecclesiam. Quod promissum divinum constat inter omnes de Ecclesia universa intelligi oportere, non de singulis ejus partibus, quippe quæ utique vinci inferorum impetu possunt, nonnullisque earum, ut vincerentur, singillatim evenit. Rursus, qui gregi præpositus est universo, eum non modo in oves dispersas, sed prorsus in multitudinem insimul congregatarum habere imperium necesse est. Num regat agatque postorem suum universitas ovium? Num successores Apostolorum, simul conjuncti, fundamentum sint, quo Petri successor, adipiscendi firmamenti caussâ, innitatur? Profecto cujus in potestate sunt claves regni, ei jus atque auctoritas est non tantum in provincias singulares, sed in universas simul : et quo modo episcopi in regione quisque sua non solum privato cuique, sed etiam communitati vera cum potestate præsunt, ita Pontifices romani, quorum potestas christianam rempublicam totam complectitur, omnes ejus partes, etiam unà collectas, subjectas atque obedientes habent potestati suæ. Christus Dominus, quod jam dictum satis, Petro ejusque successoribus tribuit ut essent *vicarii* sui, atque eamdem in Ecclesia perpetuo gererent potestatem, quam ipsemet gesserat in vita mortali. Num Apostolorum collegium magistro suo præstitisse auctoritate dicatur?

Hanc vero, de qua dicimus, in ipsum episcoporum collegium potestatem, quam sacræ litteræ tam aperte enuntiant, agnoscere ac testari nullo tempore Ecclesia destitit. Illa sunt in hoc genere effata Conciliorum : « Romanum pontificem de omnium Ecclesiarum præ« sulibus judicasse legimus : de eo vero quemquam judicasse, non « legimus [2]. » Cujus rei ea ratio redditur, quod « auctoritate Sedis « Apostolicæ major non est [3]. » Quare de Conciliorum decretis Gelasius : « Sicut id quod prima Sedes non probaverat, constare non po« tuit, sic quod illa censuit judicandum, Ecclesia tota suscepit [4]. » Sane Conciliorum consulta et decreta, rata habere vel infirmare semper romanorum Pontificum fuit. Conciliabuli Ephesini acta rescidit Leo magnus : Ariminensis, rejecit Damasus : Constantinopolitani,

[1] *De Consideratione*, lib. II, cap. VIII.

[2] HADRIANUS II. *in Allocutione III* ad Synodum Romanam an. 869. Cf. Actionem VII, *Concilii Constantinopolitani IV*.

[3] NICOLAUS in epist. LXXXVI, *Ad Michael. Imperat.* : « Patet profecto Sedis Apostolicæ, cujus auctoritate major non est, judicium a nemine fore retractandum, neque cuiquam de ejus liceat judicare judicio. »

[4] Epist. XXVI, *ad Episcopos Dardaniæ*, n. 5.

Hadrianus I; canonem vero XXVIII Concilii Chalcedonensis, quod assensu et auctoritate caruit Sedis Apostolicæ, velut incassum quiddam constat jacuisse. Recte igitur in Concilio Lateranensi V Leo X statuit « Solum romanum Pontificem, pro tempore existentem, tamquam au- « ctoritatem super omnia concilia habentem, tam Conciliorum indi- « cendorum, transferendorum ac dissolvendorum plenum jus ac po- « testatem habere, nedum ex sacræ Scripturæ testimonio dictisque « Patrum ac aliorum romanorum Pontificum sacrorumque canonum « decretis, sed propria etiam eorumdem Conciliorum confessione ma- « nifeste constat. » Sane claves regni cælorum uni creditas Petro, item ligandi solvendique potestatem Apostolis una cum Petro collatam, sacræ litteræ testantur : at vero summam potestatem *sine Petro* et *contra Petrum* unde Apostoli acceperint, nusquam est testatum. Profecto a Jesu Christo nullo pacto accepere. — Quibus de caussis, Concilii Vaticani decreto, quod est de vi et ratione primatus Romani Pontificis, non opinio est invecta nova, sed vetus et constans omnium sæculorum asserta fides [1].

Neque vero potestati geminæ eosdem subesse, confusionem habet administrationis. Tale quicquam suspicari, primum sapientia Dei prohibemur, cujus consilio est temperatio isthæc regiminis constituta. Illud præterea animadvertendum, tum rerum ordinem mutuasque necessitudines perturbari, si bini magistratus in populo sint eodem gradu, neutro alteri obnoxio. Sed romani pontificis potestas summa est, universalis, planeque sui juris; episcoporum vero certis circumscripta finibus, nec plane sui juris : « Inconveniens est, quod « duo æqualiter super eumdem gregem constituantur. Sed quod duo « quorum unus alio principalior est, super eamdem plebem consti- « tuantur, non est inconveniens; et secundum hoc super eamdem ple- « bem immediate sunt et Sacerdos parochialis et Episcopus et Papa [2]. Romani autem Pontifices, officii sui memores, maxime omnium conservari volunt quidquid est in Ecclesia divinitus constitutum : propterea quemadmodum potestatem suam ea qua par est cura vigilantiâque tuentur, ita et dedere et dabunt constanter operam ut sua Episcopis auctoritas salva sit. Imo quidquid Episcopis tribuitur honoris, quiquid obsequii, id omne sibimetipsis tributum deputant. « Meus honor est honor universalis Ecclesiæ. Meus honor est fra- « trum meorum solidus vigor. Tunc ego vere honoratus sum, cum sin- « gulis quibusque honor debitus non negatur [3]. »

His quæ dicta sunt, Ecclesiæ quidem imaginem atque formam ex divina constitutione fideliter expressimus. Plura persecuti de unitate sumus; cujusmodi hanc esse, et quo conservandam principio divinus auctor voluerit, satis explicavimus. Quotquot divino munere beneficioque contigit, ut in sinu Ecclesiæ catholicæ tamquam ex ea nati vivant, eos vocem Nostram apostolicam audituros, non est cur

[1] Sess. IV, cap. III.
[2] S. Thomas *in IV. Sent.* dist. XVII, a. 4, ad q. 4, ad 3.
[3] S. Gregorius M. *Epistolarum* lib. VIII, epist. XXX, *ad Eulogium*.

dubitemus : « Oves meæ vocem meam audiunt[1]. » Atque hinc facile sumpserintquo et erudiantur plenius, et voluntate propensiore cum pastoribus quisque suis et per eum cum pastore summo cohæreant, ut tutius que ant intra ovile unicum permanere, fructuumque ex eo salutarium majorem ubertatem capere. Verum aspicientibus Nobis « in auctorem fidei et consummatorem « Jesum[2] » cujus vicaria potestate, tametsi impares dignitati et muneri, fungimur, caritate ejus inflammatur animus; illudque de se a Christo dictum, de Nobismetipsis non sine caussa usurpamus : « Alias oves « habeo, quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me « adducere, « et vocem meam audient[3]. » Nos igitur audire et caritati Nostræ paternæ obsequi ne recusent, quotquot sunt, qui impietatem tam late fusam oderunt, et Jesum Christum Filium Dei eumdemque servatorem generis humani agnoscunt et fatentur, sed tamen vagantur ab ejus Sponsa longius. Qui Christum sumunt, totum sumant necesse est : « Totus Christus caput et corpus est : caput unigenitus « Filius Dei, corpus ejus Ecclesia : sponsus et sponsa, duo in carne « una. Quicumque de ipso capite a Scripturis sanctis dissentiunt, « etiamsi in omnibus locis inveniantur in quibus Ecclesia desi- « gnata est, non sunt in Ecclesia. Et rursus, quicumque de ipso « capite Scripturis sanctis consentiunt, et unitati Ecclesiæ non « communicant, non sunt in Ecclesia[4]. » Ac pari studio ad eos provolat animus Noster, quos impietatis non funditus corrupit pestilens afflatus, quique hoc saltem expetunt, sibi patris esse loco Deum verum, terræ cælique opificem. Hi quidem apud se reputent ac plane intelligant, numerari se in filiis Dei nequaquam posse, nisi fratrem sibi Jesum Christum simulque Ecclesiam matrem adsciverint. Omnes igitur peramanter, sumpta ex Augustino ipso senteutia, compellamus : « Amemus Dominum Deum nostrum, amemus Ecclesiam « ejus : illum sicut patrem, istam sicut matrem. Nemo dicat : ad « idola quidem vado, arreptitios et sortilegos consulo, sed tamen Dei « Ecclesiam non relinquo : catholicus sum. Tenens matrem, offen- « disti patrem. Alius item dicit : absit a me, non consulo sortilegum, « non quæro arreptitium, non quæro divinationes sacrilegas, non eo « ad adoranda dæmonia, non servio lapidibus : sed tamen in parte « Donati sum. Quid tibi prodest non offensus pater, qui offensam « vindicat matrem? Quid prodest si Dominum confiteris, Deum « honoras, ipsum prædicas, Filium ejus agnoscis, sedentem ad Pa- « tris dexteram confiteris, et blasphemas Ecclesiam ejus ?... Si habe- « res aliquem patronum, cui quotidie obsequereris; si unum crimen « de ejus conjuge diceres, num quid domum ejus intrares? Tenete « ergo, carissimi, tenete omnes unanimiter Deum patrem et matrem « Ecclesiam[5]. »

[1] Joan x, 27.
[2] Hebr. xii, 2.
[3] Joan x, 16.
[4] S. Augustinus, *Contra Donatistas Epistola, sive De Unit. Eccl.*, cap. iv, n. 7.
[5] *Enarratio in Psal. LXXXVIII*, sermo II, n. 14.

Plurimum misericordi Deo confisi, qui maxime potest animos hominum permovere, et unde vult, et quo vult, impellere, benignitati ejus universos, quos in oratione spectavimus, vehementer commendamus. Cælestium vero donorum auspicem et benevolentiæ nostræ testem vobis, Venerabiles Fratres, Clero populoque vestro Apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud sanctum Petrum die XXIX Iunii, an. MDCCCLXXXXVI, Pontificatus Nostri decimo nono.

LEO PP. XIII.

SS. D. N. LEONIS PAPÆ XIII

EPISTOLA ENCYCLICA

DE CIVITATUM CONSTITUTIONE CHRISTIANA

Venerabilibus Fratribus Patriarchis, Primatibus, Archiepiscopis et Episcopis catholici orbis universis gratiam et communionem cum Apostolica Sede habentibus.

LEO PP. XIII

Venerabiles Fratres,

Salutem et apostolicam Benedictionem.

Immortale Dei miserentis opus, quod est Ecclesia, quamquam per se et natura sua salutem spectat animorum adipiscendamque in cœlis felicitatem, tamen in ipso etiam rerum mortalium genere tot ac tantas ultro parit utilitates, ut plures majoresve non posset, si in primis et maxime esset ad tuendam hujus vitæ, quæ in terris agitur, prosperitatem institutum.

Revera quacumque Ecclesia vestigium posuit, continuo rerum faciem immutavit, popularesque mores sicut virtutibus antea ignotis ita et nova urbanitate imbuit; quam quotquot accepere populi, mansuetudine, æquitate, rerum gestarum gloria excelluerunt. — Sed vetus tamen illa est atque antiqua vituperatio, quod Ecclesiam aiunt esse cum rationibus reipublicæ dissidentem, nec quicquam posse ad ea vel commoda vel ornamenta conferre, quæ suo jure suaque sponte omnis bene constituta civitas appetit. Sub ipsis Ecclesiæ primordiis non dissimili opinionis iniquitate agitari christianos, et in

odium invidiamque vocari solitos hac etiam de causa accepimus, quod hostes imperii dicerentur ; quo tempore malorum culpam, quibus esset perculsa respublica, vulgo libebat in christianum conferre nomen, cum revera ultor scelerum Deus pœnas a sontibus justas exigeret. Ejus atrocitas calumniæ non sine causa ingenium armavit stilumque acuit Augustini : qui præsertim in *Civitate Dei* virtutem christianæ sapientiæ, qua parte necessitudinem habet cum republica, tanto in lumine collocavit, ut non tam pro christianis sui temporis dixisse causam, quam de criminibus falsis perpetuum triumphum egisse videatur.

Similium tamen querelarum atque insimulationum funesta libido non quievit, ac permultis sane placuit civilem vivendi disciplinam aliunde petere, quam ex doctrinis quas Ecclesia catholica probat. Immo postremo hoc tempore *novum*, ut appellant, *jus*, quod inquiunt esse velut quoddam adulti jam sæculi incrementum, progrediente libertate partum, valere ac dominari passim cœpit. — Sed quantumvis multa multi periclitati sunt, constat, repertam nunquam esse præstantiorem constituendæ temperandæque civitatis rationem, quam quæ ab evangelica doctrina sponte efflorescit. Maximi igitur momenti atque admodum muneri Nostro apostolico consentaneum esse arbitramur, novas de re publica opiniones cum doctrina christiana conferre : quo modo erroris dubitationisque causas ereptum iri, emergente veritate, confidimus, ita ut videre quisque facile queat summa illa præcepta vivendi, quæ sequi et quibus parere debeat.

Non est magni negotii statuere qualem sit speciem formamque habitura civitas, gubernante, christiana philosophia rempublicam. — Insitum homini natura est, ut in civili societate vivat; is enim necessarium vitæ cultum et paratum, itemque ingenii atque animi perfectionem cum in solitudine adipisci non possit, pro visum divinitus est ut ad conjunctionem congregationemque, hominum nasceretur cum domesticam, tum etiam civilem, quæ suppeditare *vitæ sufficientiam perfectam* sola potest. Quoniam vero non potest societas ulla consistere, nisi, si aliquis omnibus præsit, efficaci similique movens singulos ad commune propositum impulsione, efficitur, civili hominum communitati necessariam esse auctoritatem, qua regatur : quæ, non secus ac societas, a natura propterea que a Deo ipso oriatur auctore.

Ex quo illud consequitur potestatem publicam per se ipsam non esse nisi a Deo. Solus enim Deus est verissimus maximusque rerum dominus cui subesse et servire omnia, quæcumque sunt, necesse est : ita ut quicumque jus imperandi habent non id aliunde accipiant, nisi ab illo summo omnium principe Deo. *Non est potestas nisi a Deo* [1]. — Jus autem imperii per se non est cum ulla reipublicæ forma necessario copulatum : aliam sibi vel aliam assumere recte potest, modo utilitatis bonique communis reapse efficientem. Sed in quolibet genere reipublicæ omnino principes debent summum mundi gubernatorem Deum intueri eumque sibimetipisis in administranda civitate

[1] Rom., XIII, 1.

tanquam exemplum legemque proponere. Deus enim, sicut in rebus, quæ sunt quæque cernuntur, causas genuit secundarias, in quibus perspici aliqua ratione posset natura actioque divina, quæque ad eum finem, quo hæc rerum spectat universitas conducerent : ita in societate civili voluit esse principatum, quem qui gererent, ii imaginem quamdam divinæ in genus humanum potestatis divinæque providentiæ referrent. Debet igitur imperium justum esse, neque herile sed quasi paternum, quia Dei justissima in homines potestas est et cum paterna bonitate conjuncta : gerendum vero est ad utilitatem civium, quia qui præsunt cæteris, hac una de causa præsunt : ut civitatis utilitatem tueantur. Neque ullo pacto committendum, unius ut, vel paucorum commode serviat civilis auctoritas, cum ad commune omnium bonum constituta sit. Quod si, qui præsunt, delabantur in dominatum injustum, si importunitate superbiave peccaverint, si male populo consuluerint, sciant sibi rationem aliquando Deo esse reddendam, idque tanto severius, quanto vel sanctiore in munere versati sint, vel gradum dignitatis altiorem obtinuerint. *Potentes potenter tormenta patientur*[1]. — Ita sane majestatem imperii reverentia civium honesta et libens comitabitur. Etenim cum semel in animum induxerint, pollere, qui imperant, auctoritate a Deo data, illa quidem officia justa ac debita esse sentient, dicto audientes esse principibus, eisdemque obsequium ac fidem præstare cum quadam similitudine pietatis, quæ liberorum est erga parentes : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit*[2]. — Spernere quippe potestatem legitimam, quavis eam in persona constiterit, non magis licet, quam divinæ voluntati resistere : cui si qui resistant, in interitum ruunt voluntarium. *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit ; qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt*[3]. Quapropter obedientiam abjicere, et, per vim multitudinis, rem ad seditionem vocare est crimen majestatis neque humanæ tantum sed etiam divinæ.

Hac ratione constitutam civitatem, perspicuum est, omnino debere plurimis maximisque officiis, quæ ipsam jungunt Deo, religione publica satisfacere. — Natura et ratio, quæ jubet vel singulos sancte religioseque Deum colere, quod in ejus potestate sumus, et quod ab eo profecti, ad eumdem reverti debemus, eadem lege adstringit civilem communitatem. Homines enim communi societate conjuncti nihilo sunt minus in Dei potestate, quam singuli ; neque minorem quam singuli, gratiam Deo societas debet, quo auctore coaluit, cujus nutu conservatur, cujus beneficio innumerabilem bonorum, quibus affluit, copiam accepit. Quapropter sicut nemini licet sua adversus Deum officia negligere, officiumque est maximum amplecti et animo et moribus religionem, nec quam quisque maluerit, sed quam Deus jusserit, quamque certis minimeque dubitandis indiciis unam ex omnibus veram esse constiterit : eodem modo civitates non possunt.

[1] Sap., VI. 7.
[2] Rom. XIII, 1.
[3] Ibid., V, .2

citra scelus, gerere se tanquam si Deus omnino non esset, aut curam religionis velut alienam nihilque profuturam abjicere, aut asciscere de pluribus generibus indifferenter quod libeat; omninoque debent eum in colendo numine morem usurpare modumque, quo coli se Deus ipse demonstravit velle.

Sanctum igitur oportet apud principes esse Dei nomen; ponendumque in præcipuis illorum officiis religionem gratia complecti, benevolentia tueri, auctoritate nutuque legum tegere, nec quippiam instituere aut decernere, quod sit ejus incolumitati contrarium. Id et civibus debent, quibus præsunt. Nati enim susceptique omnes homines sumus ad summum quoddam et ultimum bonorum, quo sunt omnia consilia referenda, extra hanc fragilitatem brevitatemque vitæ in cœlis collocatum. Quoniam autem hinc pendet hominum undique expleta ac perfecta felicitas, idcirco assequi eum, qui commemoratus est, finem tanti interest singulorum, ut pluris interesse non possit. Civilem igitur societatem, communi utilitati natam, in tuenda prosperitate reipublicæ necesse est sic consulere civibus, ut obtinendo adipiscendoque summo illi atque incommutabili bono quod sponte appetunt non modo nihil importet unquam incommodi, sed omnes, quascumque possit opportunitates afferat. Quarum præcipua est, ut detur opera religioni sancte inviolateque servandæ, cujus officia hominem Deo conjungunt.

Vera autem religio quæ sit, non difficulter videt qui judicium prudens sincerumque adhibuerit; argumentis enim permultis atque illustribus, veritate nimirum vaticiniorum, prodigiorum frequentia, celerrima fidei vel per medios hostes ac maxima impedimenta propagatione, martyrum testimonio, aliisque similibus liquet, eam esse unice veram, quam Jesus Christus et instituit ipsemet et Ecclesiæ suæ tuendam propagandamque demandavit.

Nam unigenitus Dei filius societatem in terris constituit, quæ Ecclesia dicitur, cui excelsum divinumque munus in omnes sæculorum ætates continuandum transmisit, quod Ipse a Patre acceperat. *Sicut misit me Pater et ego mitto vos* [1]. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* [2]. Igitur, sicut Jesus Christus in terras venit ut homines *vitam habeant et abundantius habeant* [3], eodem modo Ecclesia propositum habet, tanquam finem, salutem animorum sempiternam : ob eamque rem talis est natura sua, ut porrigat sese ad totius complexum gentis humanæ, nullis nec locorum nec temporum limitibus circumscripta. *Prædicate Evangelium omni creaturæ* [4].

Tam ingenti hominum multitudini Deus ipse magistratus assignavit, qui cum potestate præessent : unumque omnium principem, et maximum certissimumque veritatis magistrum esse voluit, cui claves regni cœlorum commisit. *Tibi dabo claves regni* cœlorum [5]. — *Pasce*

[1] Joann., XX, 21.
[2] Matth., XXVIII, 20.
[3] Joann., X, 10.
[4] Marc. XVI, 15.
[5] Matth., XVI, 19.

agnos... pasce oves [1] : — *ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* [2]. Hæc societas, quamvis ex hominibus constet non secus ac civilis communitas, tamen propter finem sibi constitutum, atque instrumenta, quibus ad finem contendit, supernaturalis est et spiritualis; atque idcirco distinguitur ac differt a societate civili; et, quod plurimum interest societas est genere et jure perfecta, cum adjumenta ad incolumitatem actionemque suam necessaria, voluntate beneficioque conditoris sui omnia in se et per se ipsa possideat. Sicut finis, quo tendit Ecclesia, longe nobilissimus est, ita ejus potestas est omnium præstantissima, neque imperio civili potest haberi inferior, aut eidem esse ullo modo obnoxia. — Revera Jesus Christus Apostolis suis libera mandata dedit in sacra, adjuncta tum ferendarum legum veri nominis facultate, tum gemina, quæ hinc consequitur, judicandi puniendique potestate. « *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra:* « *euntes ergo docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quæcumque* « *mandavi vobis* [3]. » Et alibi : « *Si non audierit eos dic Ecclesiæ* [4]. » Atque iterum : « *In promptu habentes ulcisci omnem inobedientiam* [5]. » Rursus : « *Durius agam secundum potestatem, quam Dominus dedit mihi in ædificationem et non in destructionem* [6]. » Itaque dux hominibus esse ad cœlestia non civitas, sed Ecclesia debet : eidemque hoc est munus assignatum a Deo, ut, de iis, quæ religionem attingunt, videat ipsa et statuat : ut doceat omnes gentes ; ut christiani nominis, fines, quoad potest, late proferat ; brevi ut rem christianam libere expediteque judicio suo administret.

Hanc vero auctoritatem in se ipsa absolutam planeque sui juris, quæ ab assentatrice principum philosophia jamdiu oppugnatur, Ecclesia sibi asserere itemque publice exercere nunquam desiit, primis omnium pro ea propugnantibus Apostolis, qui cum disseminare Evangelium a principibus synagogæ prohiberentur, constanter respondebant : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* [7]. Eamdem sancti Ecclesiæ Patres rationum momentis tueri pro opportunitate studuerunt : romanique Pontifices invicta animi constantia adversus oppugnatores vindicare numquam prætermiserunt. Quin etiam et opinione et re eamdem probarunt ipsi viri principes rerumque publicarum gubernatores, ut qui paciscendo, transigendis negotiis, mittendis vicissimque accipiendis legatis, atque aliorum mutatione officiorum, agere cum Ecclesia tamquam cum suprema potestate legitima consueverunt. — Neque profecto sine singulari providentis Dei consilio factum esse censendum est, ut hæc ipsa potestas principatu civili, velut optima libertatis suæ tutela muniretur.

Itaque Deus humani generis procurationem inter duas potestates partitus est, scilicet ecclesiasticam et civilem, alteram quidem

[1] Joan., XXI, 16-17.
[2] Luc., XVII, 32.
[3] Matth., XXVIII, 18, 19, 20.
[4] Matth., XVIII, 17.
[5] II Cor., X, 6.
[6] Ibid., XIII, 10.
[7] Act., V, 29.

divinis alteram humanis rebus præpositam. Utraque est in suo genere maxima : habet utraque certos, quibus contineantur, terminos, eosque sua cujusque naturâ causâque proxima definitos; unde aliquis velut orbis circumscribitur, in quo sua cujusque actio jure proprio versetur. Sed quia utriusque imperium est in eosdem, cum usuvenire possit, ut res una atque eadem, quamquam aliter atque aliter, sed tamen eadem res ad utriusque jus judiciumque pertineat, debet providentissimus Deus, a quo sunt ambæ constitutæ, utriusque itinera recte atque ordine composuisse. *Quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt*[1]. Quod ni ita esset, funestarum sæpe contentionum concertationumque causæ nascerentur; nec raro sollicitus animi, velut in via ancipiti hærere homo deberet, anxius quid facto opus esset, contraria jubentibus binis potestatibus, quarum recusare imperium, salvo officio, non potest. Atqui maxime istud repugnat de sapientia cogitare et bonitate Dei, qui vel in rebus physicis, quamquam sunt longe inferioris ordinis, tamen naturales vires causasque invicem conciliavit moderata ratione et quodam velut concentu mirabili, ita ut nulla earum impediat ceteras, cunctæque simul illud, quo mundus spectat, convenienter aptissimeque conspirent.

Itaque inter utramque potestatem quædam intercedat necesse est ordinata colligatio : quidem conjunctioni non immerito comparatur, per quam anima et corpus in homine copulantur. Qualis autem et quanta ea sit, aliter judicari non potest, nisi respiciendo, uti diximus, ad utriusque naturam, habendaque ratione excellentiæ et nobilitatis causarum; cum alteri proxime maximeque propositum sit rerum mortalium curare commoda, alteri cœlestia ac sempiterna bona comparare. — Quidquid igitur est in rebus humanis quoquo modo sacrum, quidquid ad salutem animorum cultumve Dei pertinet, sive tale illud sit natura sua, sive rursus tale intelligatur propter causam ad quam refertur, id est omne in potestate arbitrioque Ecclesiæ : cætera vero, quæ civile et politicum genus complectitur, rectum est civili auctoritati esse subjecta, cum Jesus Christus jusserit, quæ Cæsaris sint, reddi Cæsari, quæ Dei, Deo. — Incidunt autem quandoque tempora, cum alius quoque concordiæ modus ad tranquillam libertatem valet nimirum si qui principes rerum publicarum et Pontifex romanus de re aliqua separata in idem placitum consenserint. Quibus Ecclesia temporibus maternæ pietatis eximia documenta præbet, cum facilitatis indulgentiæque tantum adhibere soleat, quantum maxime potest.

Ejusmodi est, quam summatim attigimus, civilis hominum societatis christiana temperatio, et hæc non temere neque ad libidinem ficta, sed ex maximis ducta verissimisque principiis, quæ ipsa naturali ratione confirmantur.

Talis autem conformatio reipublicæ nihil habet, quod possit aut minus videri dignum amplitudine principum, aut parum decorum : tantumque abest, ut jura majestatis imminuat, ut potius stabiliora atque augustiora faciat. Immo, si altius consideretur, habet illa

[1] Rom, XIII, 1.

conformatio perfectionem quamdam magnam, qua carent cæteri rerum publicarum modi, ex eaque fructus essent sane excellentes et varii consecuturi, si modo suum partes singulæ gradum tenerent, atque illud integre efficerent, cui unaquæque præposita est, officium et munus. — Revera in ea, quam ante diximus, constitutione reipublicæ, sunt quidem divina atque humana convenienti ordine partita: incolumia civium jura, eademque divinarum, naturalium, humanarumque legum patrocinio defensa : officiorum singulorum cum sapienter constituta descriptio, tum opportune sancita custodia. Singuli homines in hoc ad sempiternam illam civitatem dubio laboriosoque curriculo sibi sciunt præsto esse, quos tuto sequantur ad ingrediendum duces, ad perveniendum adjutores : pariterque intelligunt, sibi alios esse ad securitatem, ad fortunas, ad commoda cætera, quibus communis hæc vita constat, vel parienda vel conservanda datos.

Societas domestica eam, quam par est, firmitudinem adipiscitur ex unius atque individui sanctitate conjugii : jura officiaque inter conjuges sapienti justitia et æquitate reguntur : debitum conservatur mulieri decus : auctoritas viri ad exemplum est auctoritatis Dei conformata : temperata patria potestas convenienter dignitati uxoris prolisque : denique liberorum tuitioni, commodis, institutioni optime consulitur. — In genere rerum politico et civili, leges spectant commune bonum, neque voluntate judicioque fallaci multitudinis, sed veritate justitiaque diriguntur : auctoritas principum sanctitudinem quamdam induit humana majorem, continetur que ne declinet a justitia, neu modum in imperando transiliat : obedientia civium habet honestatem dignitatemque comitem, quia non est hominis ad hominem servitus, sed obtemperatio voluntati Dei, regnum per homines exercentis. Quo cognito ac persuaso, omnino ad justitiam pertinere illa intelliguntur, vereri majestatem principum, subesse constanter et fideliter potestati publicæ, nihil seditiose facere, sanctam servare disciplinam civitatis. — Similiter ponitur in officiis caritas mutua, benignitas, liberalitas : non distrahitur in contrarias partes, pugnantibus inter se præceptis, civis idem et christianus : denique amplissima bona, quibus mortalem quoque hominum vitam christiana religio sua sponte explet communitati societatique civili omnia quæruntur : ita ut illud appareat verissime dictum, « pendet a religione, qua Deus colitur, « rei publicæ status : multaque inter hunc et illam cognatio et « familiaritas intercedit [1] ».

[1] Sacr. Imp. ad Cyrillum Alexand. et Episcopos metrop. — Cfr Labbeum, Collect. Conc. t. III.

(*A suivre.*)

Le Directeur-Gérant : Fernand Portal.

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.